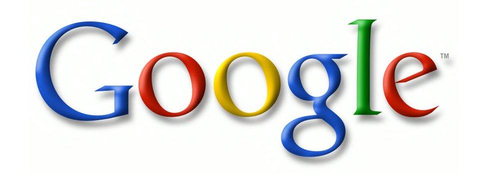
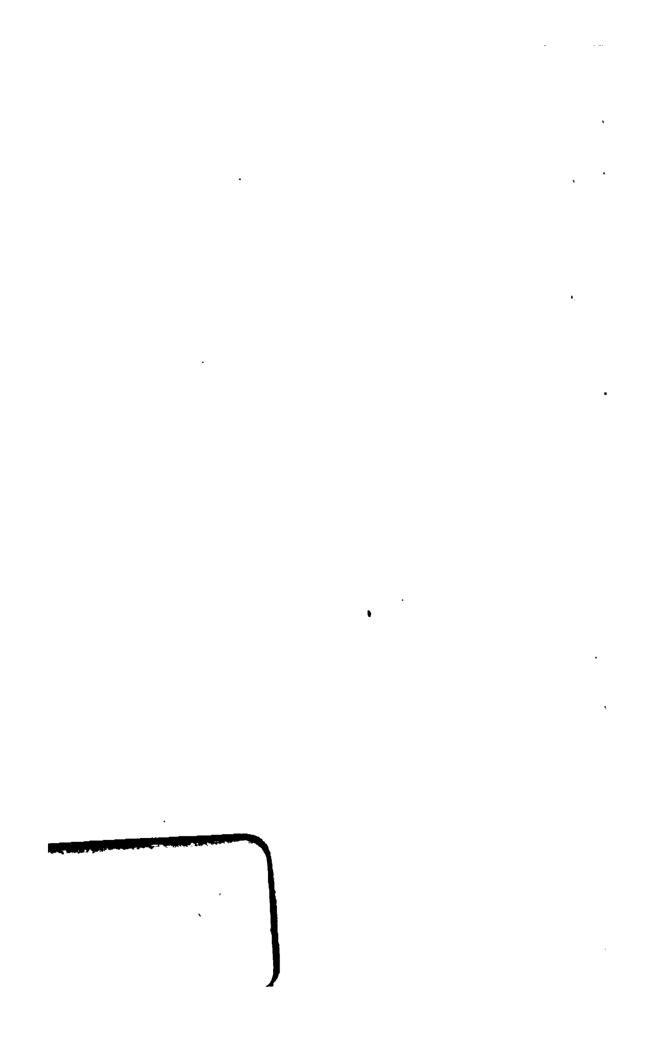




Mrs

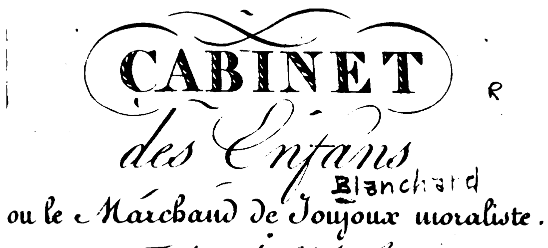
Blanchar



Mrs
Blanchard



Le Marchand de Joujoux moraliste.



CABINET des Enfans

Blanchard

ou le Marchand de Joujoux moraliste.

Traduit de l'Anglais,

avec de jolies Gravures.

3e Edit.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'EDUCATION.

ET DE JURISPRUDENCE

D'ALEXIS EYMERY Rue Mazarine N° 30

(1820)

AVIS
DE
L'ÉDITEUR.

VOICI *un Livre d'un genre tout nouveau. Il ne pourra pas manquer de plaire aux enfans; on y parle de ce qu'ils aiment. Des joujoux ! quel plaisir d'en acheter ! quelles délices de s'en amuser ! il n'est pas de lieu plus agréable que le cabinet où ils*

sont rassemblés. C'est bien jusque-là, dira-t-on; mais un marchand de joujoux moraliste! en vérité, c'est bien faire peu de cas des belles sentences, que de les débiter sur le comptoir d'une boutique. Pourquoi non? ce petit Ouvrage n'est-il pas né à Londres, c'est-à-dire dans le pays le plus sentencieux de l'univers? Un savetier, *dit Pope,* avec son tablier, *se croit autant qu'un lord; et il prononce son opinion dans sa boutique ou dans la taverne, avec autant de*

liberté que celui-ci dans la chambre des communes. Il n'est donc pas extraordinaire de voir, dans le même pays, un marchand de joujoux donner de petites leçons de sagesse à des enfans qui viennent lui acheter. Les appliquer à des objets qui font leur amusement, c'est les leur rendre plus sensibles. Ce petit Livre sera donc lu avec plaisir par ceux qui aiment autant à s'instruire qu'à jouer ; et les mamans qui les leur procureront seront bientôt convain-

cues, par l'expérience, qu'on ne saurait mieux récompenser les enfans qui se font aimer par leurs petites manières et leur docilité, qu'en les conduisant chez les marchands pour leur acheter, après les joujoux, des livres aussi utiles qu'agréables, et proportionnés à leur intelligence.

LE CABINET DES ENFANS,

OU LE MARCHAND DE JOUJOUX MORALISTE.

CHAPITRE PREMIER

ALLONS, mes chers amis, dit lady Stormond à ses petits enfans, c'est-à-dire à son fils et à sa fille, comme vous avez été sages, et que le temps est beau aujourd'hui, je vais vous conduire à la promenade. Nous ferons le tour de la ville, et je

vous montrerai toutes les curiosités d'une boutique de jouets d'enfans. Le marchand à qui elle appartient est d'un caractère peu commun : il sait appliquer des leçons de morale et de vertu à presque tous les objets qu'il vend ; et il ne se gêne point pour faire connaître aux gens leurs défauts , sans qu'ils puissent s'en fâcher. Vous pouvez vous fairé une idée de sa boutique , d'après la gravure mise en tête des factures qu'il débite.

Horatio et Belinda , le fils et la fille de lady Stormond , furent enchantés de cette gravure , et ne doutèrent plus du plai-

sir qu'ils auraient à considérer la boutique elle-même, à examiner les joujoux qu'elle contenait, et à écouter les remarques du marchand sur différens objets de curiosité. Miss Belinda fit cependant l'observation qu'elle n'aimait point s'entendre reprocher ses défauts publiquement, et dans un magasin.

La dame rassura sa fille, en lui disant qu'elle ne devait avoir aucune crainte, parce que cet honnête marchand ne parlait qu'en général, et ne désignait personne en particulier; que d'ailleurs il ne convenait pas aux enfans de son âge d'avoir de la

répugnance à entendre parler de leurs défauts, parce qu'une censure dirigée à propos leur faisait beaucoup de bien, tandis que des louanges données à contre-temps leur portaient un grand préjudice.

Le petit Horatio ne manqua pas d'appuyer le raisonnement de sa sœur, et dit que les réprimandes d'un marchand hors de leur domicile, lui déplaisaient autant que celles des domestiques à la maison; que leur papa et leur maman avaient seuls le droit de juger de leur conduite, et de leur donner des conseils quand ils les croyaient nécessaires.

Mon fils, reprit lady Stormond, vous ne devez avoir aucune crainte sur ce que le marchand de joujoux pourra vous dire : mais il est à propos de vous éclairer sur un point essentiel, et dont vous vous êtes fait une fausse idée. Quoique je sois loin de penser que les domestiques aient toujours le droit de corriger les enfans, je dois néanmoins convenir qu'il serait dangereux de les priver de la liberté de les avertir quand ils se comportent mal. Les enfans font bien des fautes quand ils ne sont plus sous les yeux de leurs parens, parce qu'ils s'observent moins devant les do-

mestiques et qu'ils redoutent peu d'avoir des torts à se reprocher.

« J'ai connu, ajouta cette tendre mère, une dame nommée lady Bedfort, dont certainement je ne puis approuver la conduite. Toutes les fois qu'elle prenait une domestique à ses gages, c'était aux conditions de ne jamais contrarier ses enfans, et de leur tout céder.

» Ce trait de faiblesse, ou plutôt d'orgueil, eut les suites les plus dangereuses. Les enfans, il est vrai, n'avaient pas la permission de jouer dans la cuisine avec les domestiques, mais on leur laissait la liberté de sortir

avec la femme-de-chambre pour prendre l'air. La pauvre fille savait bien que si elle ne leur laissait pas faire leurs volontés, ils s'en plaindraient, et qu'elle serait renvoyée.

» Ainsi, dans la crainte de se trouver sans condition, elle s'embarrassait peu de les voir folâtrer, courir çà et là, et se contentait seulement d'empêcher qu'ils fissent des méchancetés ; mais ils étaient si connus dans toutes les promenades publiques par leur grossièreté et la rudesse de leurs manières, que c'était à qui les éviterait.

» Leurs parens avaient une maison de campagne fort élé-

gante, avec un grand parc et un canal bien fourni de poisson. Dans les beaux jours d'été, la femme-de-chambre avait coutume d'y promener les enfans de sa maîtresse, mais elle avait toutes les peines du monde à les éloigner des bords du canal: elle fut même obligée de communiquer ses craintes à leur mère. Lady Bedfort, après leur avoir fait de fortes réprimandes, aurait dû leur interdire l'entrée du parc: car, quelques jours après, la femme-de-chambre, nommée Jenny, étant à se promener avec les enfans autour du canal, une des petites filles se laissa choir. Avertie

par ses cris, Jenny courut la ramasser: pendant ce temps-là, un petit garçon de six ans, qui avait vu des poissons nager à la surface du canal, se pencha si avant pour les prendre, qu'il tomba.

» Comme la petite s'était salie dans sa chute, il se passa quelques instans jusqu'à ce que la femme de chambre l'eut rajustée. Aussi, en approchant du canal, elle vit le petit garçon étendu sans mouvement au fond de l'eau, qui était très-limpide. . . .

» Vous devez concevoir, mes enfans, quel fut le saisissement de cette pauvre fille, dans une

situation aussi affreuse : elle resta immobile sur le bord du canal sans pouvoir proférer un seul mot, ayant les yeux fixés sur l'objet infortuné de ses regrets. Enfin un fermier passa par cet endroit, mais trop tard pour être d'aucun secours. Il sauta dans l'eau, en retira l'enfant privé de la lumière ; et la malheureuse Jenny resta toute sa vie dans un déplorable état de stupidité. »

Lady Stormond fut émue elle-même en voyant des larmes couler des yeux d'Horatio et de Belinda, qui convinrent aussitôt que la femme-de-chambre eût dû avoir la liberté de punir

les petits enfans dont le soin lui avait été confié, dès qu'elle les avait vus pour la première fois courir quelque danger ; mais ils soutinrent que, pour eux, ils n'auraient point fait la sottise de tomber dans l'eau, et de se laisser noyer.

Mes enfans, leur répliqua leur mère, vous ne savez pas à quels dangers vous vous exposeriez, si personne n'avait le droit de vous réprimander. L'âge avancé a quelquefois besoin d'avis : il y a des instans, des occasions où moi-même je recevrais avec plaisir des conseils. Abandonner les enfans à leurs caprices, sans y mettre un

frein, c'est donc leur frayer le chemin de la misère et du malheur.

Telle fut la conversation qui eut lieu entre cette aimable dame et ses enfans : elle ne fut pas plus tôt finie, qu'ils s'empressèrent de s'habiller, et d'accompagner leur maman à la promenade. Ils furent souvent arrêtés dans le chemin par les objets qu'ils virent et qui fixèrent leur attention. Les bustes et les sculptures dans les boutiques des statuaires, l'exposition de toutes sortes d'ouvrages en clincaillerie, et surtout les magasins d'estampes, attirèrent leurs regards, et excitèrent en

eux des cris de joie. Cependant ils finirent par arriver à l'endroit promis et tant désiré, qui leur fit oublier tout ce qu'ils venaient de voir.

CHAPITRE II.

Horatio et sa sœur, en entrant dans la boutique du marchand de joujoux, furent tout émerveillés des beautés qui les entouraient. Je vous ai amené, dit lady Stormond au marchand, deux pratiques que j'espère vous voir bien traiter. Celui-ci la remercia très-hon-

nêtement, et lui demanda ce qu'elle désirait avoir; mais lady Stormond laissa le choix à la disposition de ses enfans.

Miss Belinda jeta aussitôt les yeux sur un très-beau miroir dont le cadre était d'or. La maman pria le marchand de le montrer à sa fille, et de lui en expliquer l'usage.

Ce miroir, ma belle demoiselle, dit alors le marchand, est une des glaces les plus utiles et les plus précieuses du royaume. Toutes les petites filles y peuvent voir non-seulement le portrait de leur figure, mais encore celui de leur ame; celle qui se mettra en colère

n'aura qu'à jeter les yeux sur ce miroir, elle apercevra qu'elle a perdu la douceur des traits de son visage : il est beaucoup de dames qui, si elles s'y miraient attentivement, découvriraient en elles plus de beauté que de prudence, plus de coquetterie que de grâces, plus d'esprit que de bon naturel.

Après une pareille description de cette glace, on ne doit pas s'étonner si miss Belinda et son frère eurent peur de s'y regarder. Ils finirent cependant par se décider à y jeter un coup-d'œil, et furent très-contens de n'y voir qu'une figure gracieuse.

Lady Stormond s'amusa beaucoup de l'embarras dans lequel étaient son petit garçon et sa petite fille, qui pendant quelque temps se passèrent la glace alternativement l'un à l'autre, sans oser s'y mirer ; pour les tirer de la peine où ils étaient, elle lia conversation avec le marchand. Horatio, croyant qu'on ne le voyait pas, lança de nouveau un coup-d'œil dans ce miroir, et, n'y voyant rien qui le contrariât, il le considéra avec hardiesse ; miss Belinda, encouragée par son exemple, en fit autant.

Sans doute, Monsieur, dit lady Stormond au marchand,

vous avez des miroirs d'une plus grande dimension pour les dames et les messieurs d'un âge fait? Oui, madame, répliqua-t-il en lui présentant une de ces glaces; si un petit-maître venait ici pour acheter ce miroir, et s'il s'y regardait fixement, il y verrait ses sottises aussi clairement que l'élégance de ses habits. Il est certain que beaucoup de ces damoiseaux n'y apercevraient ni leur générosité, ni leur disposition à obliger, parce que c'est chez eux que ces qualités se trouvent le plus rarement. Il faudrait qu'ils regardassent long-temps avant d'y découvrir la pureté

de leurs mœurs ou leur religion. Si quelques dames dont les plumes ombragent le front venaient à s'y mirer, la glace leur ferait voir que ces plumes sont l'emblême de leur esprit

Horatio et sa sœur écoutaient attentivement tout ce que disaient leur maman et le marchand ; et lorsque celui-ci eut parlé de jeunes élégans qui, en se regardant dans des miroirs, pouvaient y apercevoir leurs défauts, le petit Horatio se considéra de nouveau dans la glace qu'il tenait encore, et fut charmé de n'y voir que de la propreté et de la simplicité dans sa parure; miss Belinda en

fit autant, et sa petite vanité fut également flattée.

Lady Stormond ayant pris une petite boîte dans une des montres de la boutique, demanda au marchand à quoi elle servait: cette boîte, répondit ce *brave* homme, est très-curieuse, quoique la plus petite que l'on ait jamais vue en Angleterre: un procureur peut y mettre toute sa probité, un courtisan toute sa franchise, et un poète tout son argent.

La dame se mit à rire de la plaisanterie du marchand; mais les enfans le regardèrent sérieusement, et lui demandèrent comment il était possible que

tant de choses pussent être renfermées dans une si petite boîte, qui paraissait à peine assez grande pour contenir un penny (deux sous). Mes chers enfans, leur dit lady Stormond, je vous ai prévenus que le Monsieur qui tient cette boutique aime à plaisanter. Il ne faut pas toujours prendre le sens des choses d'après les mots dont on se sert pour les exprimer; car il est possible qu'on parle d'une chose, et que l'on entende tout le contraire de ce qu'elle signifie littéralement. Par cette petite boîte que l'on vous dit contenir toute la franchise d'un courtisan, vous devez concevoir

qu'il n'y a point de sincérité à attendre d'un homme de cette classe. Mais quoique cela soit vrai en général, vous n'en devez pas moins croire que cette règle souffre des exceptions. Il est bon de vous observer que *la fortune* s'attache ordinairement aux gens de cette espèce; mais il vaut mieux encore vivre dans un état de médiocrité et d'indépendance, parce qu'il offre souvent plus de contentement et de bonheur que le faux éclat des lambris dorés.

Mais, maman, dit Belinda, il y a, suivant moi, dans les équipages, dans le train que

mènent les grands, quelque chose qui flatte.

Je sais, répliqua lady Stormond, qu'il n'y a rien de plus attrayant; mais aussi, il n'y a rien de plus trompeur. Si nombre de personnes qui roulent dans ces voitures élégantes venaient à se mirer dans votre glace; elles reculeraient d'effroi. Au lieu de cet air radieux qui caractérise les gens d'une fortune médiocre, elles ne verraient que le spectacle affligeant d'une ambition démesurée, qu'un vain appareil de luxe et de dissipation qui, changeant leurs nuits en jours, les empêche de goûter ce sommeil calme

et tranquille dont jouit le dernier des artisans.

Si le trouble et l'agitation sont le partage de ceux qui vivent dans un état brillant, dit Horatio, je désire n'avoir point d'équipages, et aller à pied toute ma vie. Mais ce que je souhaite pour le moment, c'est qu'il plaise à Dieu de m'accorder une bonne santé, et la continuation de l'usage de tous mes membres.

Je ne veux point, mes chers enfans, reprit lady Stormond, que vous preniez de fausses idées. Je suis loin de prétendre que les personnes qui mènent un grand train soient toujours

tre penny, et les offrit au petit garçon, qui leur souhaita, en se retirant, toutes les bénédictions du ciel.

Lady Stormond faisait semblant d'examiner différens articles dans le magasin, mais toute son attention était fixée sur la conduite de ses enfans, qui mettaient si bien en pratique la leçon qu'elle venait de leur donner.

Il serait à désirer que tous les petits messieurs et toutes les petites demoiselles fussent aussi attentifs aux conseils des personnes qui n'ont autre chose en vue que leur bonheur.

CHAPITRE III.

Lady Stormond invita son fils *Horatio* à choisir quelque chose qui lui convînt. Portant alors ses yeux sur une lunette d'approche, il pria le marchand de la lui montrer, en disant que cet instrument pourrait lui procurer beaucoup de plaisir à la campagne. La maman acheta une de ces lunettes pour chacun de ses enfans ; et toutes les fois qu'ils allaient se promener hors de la ville ils prenaient ces ins-

trumens pour examiner des objets éloignés.

Lady Stormond fit observer au marchand que les lunettes d'approche seraient d'autant plus utiles à ses enfans dans sa maison de campagne, qu'étant située sur une hauteur, elle avait une très-belle vue. Elles leur procureront beaucoup d'agrément, reprit celui-ci; mais, vous m'excuserez, madame, si je prends la liberté de vous dire, à cet égard, une chose que vous savez aussi bien que moi: c'est que, si vous regardez par une des extrémités de cet instrument, les choses vous paraissent plus claires et

plus proches ; et que, si vous regardez par l'autre extrémité, tous les objets semblent diminués et situés à une très-grande distance, et presque imperceptibles. C'est par cette extrémité que nous voyons ordinairement nos défauts ; mais lorsque nous examinons la conduite des autres, nous nous servons de cette extrémité par laquelle le verre grossit et rapproche les imperfections.

Par le bout qui diminue les objets, continua le marchand, nous voyons tous les bienfaits et les services que nous recevons des autres ; mais toutes les fois que nous accordons une

faveur à quelqu'un, nous nous servons du bout opposé, et cet acte de bienfaisance est grossi à nos yeux. Beaucoup de gens regardent par l'autre extrémité, lorsqu'ils désirent atténuer ou obscurcir le mérite et les perfections de leurs amis et de leurs connaissances; mais ils se complaisent à placer leurs qualités sous le point de vue avantageux que présente la dernière.

En vérité, monsieur, lui dit lady Stormond, vous exercez un genre de critique absolument neuf: votre boutique est votre livre; chaque article que vous vendez en est le texte, dont vous vous servez pour censurer:

d'une manière allégorique les vices et les folies des hommes.

Vous avez raison, madame, je suis un censeur en boutique, et ma profession a quelque chose d'original : je ne suis jamais plus content que lorsque je vois que les personnes qui viennent m'acheter veulent bien m'écouter ; mais il m'arrive souvent (ce dont bien des critiques se plaignent) que personne ne sait profiter de mes censures.

Comme la boutique du marchand commençait à se remplir, lady Stormond prit congé de lui, et emmena ses enfans. Ces petits espiégles ne furent pas plus tôt arrivés à la maison, qu'ils se

mirent à examiner les verres de leurs lunettes, et à converser ensemble sur ce qu'ils avaient entendu dire au marchand; ils convinrent entre eux que lorsqu'ils voudraient observer leurs fautes, ils regarderaient toujours par le côté qui diminuait; mais qu'ils contempleraient leur bonne conduite par le côté qui grossissait.

Mes chers enfans, leur dit lady Stormond, qui les avait entendus, ce serait un ridicule à vous d'imaginer que ces verres ont la propriété de grossir ou de diminuer vos vertus ou vos vices. Vous devez prendre dans un sens moral ce que vous

a dit le marchand; il a voulu seulement vous faire observer que nous sommes disposés à nous flatter: tandis que nous mettons le plus grand empressement à censurer la conduite des autres, nous fermons souvent les yeux sur nos erreurs et sur nos imperfections.

Nous avons une preuve de ce que j'avance dans la conduite de miss Carolina Filbertz, dont la langue est toujours en mouvement, et à qui cependant on n'entend jamais dire du bien de personne. Elle ne cherche qu'à découvrir les défauts des autres; c'est le seul objet dont elle s'entretient; c'est son unique

plaisir. On ne croirait pas le mal qu'elle a causé dans différentes familles; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, quoique très-souvent cette conduite lui ait fait un grand nombre d'ennemis, et lui ait attiré la haine et le mépris de ses connaissances, elle ne puisse pas se corriger de cette mauvaise habitude. Vous savez, maman, dit Horatio, que miss Filbertz vient souvent ici; si vous voulez me laisser faire, la première fois qu'elle nous rendra visite, dès qu'elle commencera à dire du mal de son prochain, je prendrai ma lunette d'approche, et je la prierai d'en faire

usage d'après l'indication du marchand. Sa maman lui répondit qu'elle ne s'opposait nullement à cette expérience, parce qu'il lui était indifférent que miss Filbertz pût se croire offensée ou non de ce qu'il lui dirait. Si lady Stormond parlait ainsi, c'est qu'elle pensait que c'était faire beaucoup de tort aux enfans, que de leur cacher les conséquences funestes qui résultaient des mauvais principes et des mauvaises habitudes.

Miss Filbertz ne fut pas longtemps sans venir voir miss Belinda. Elle commença, suivant son usage, à s'étendre sur le

chapitre des personnes de sa connaissance. Le petit Horatio alla sur-le-champ chercher sa lunette, et la posa sur la table, ce qui donna lieu au dialogue suivant :

MISS FILBERTZ.

Mon cher Horatio, qu'avez-vous apporté là? c'est une lunette d'approche, si je ne me trompe ?

HORATIO.

Oui, mademoiselle, et une lunette d'approche qui vous sera de la plus grande utilité, si vous daignez en faire un usage convenable.

MISS FILBERTZ.

Apprenez-moi, je vous prie,

quel autre usage on peut en faire, que de s'en servir à regarder les objets éloignés?

HORATIO.

Si vous voulez lever les croisées(1), vous regarderez par cette extrémité de la lunette, et vous me direz ensuite de quelle manière les objets vous paraissent.

MISS FILBERTZ.

Grand Dieu! cet arbre, qui n'est éloigné de moi que de quelques toises, me semble presque invisible.

---

(1) En Angleterre, les fenêtres sont coupées dans le milieu, et se lèvent comme celles de nos vieux bâtimens en France.

HORATIO.

Hé bien ! miss, regardez, je vous prie, maintenant par l'autre bout.

MISS FILBERTZ.

Comme tout me paraît grossi ! je vois à présent une infinité de choses qui seraient imperceptibles sans le secours de cette lunette.

HORATIO.

Oh ! elle a encore une autre propriété qui la rend infiniment précieuse.

MISS FILBERTZ.

Qu'entendez-vous par-là ?

HORATIO.

Je vais vous dire l'usage que j'en fais, mademoiselle. Lors-

que je veux examiner les erreurs et les imperfections des enfans de mon âge, je les considère toujours par l'extrémité de la lunette qui diminue les objets, et les éloigne à une grande distance. Je la retourne ensuite, et je considère, par cette autre extrémité, les parties aimables de leur caractère, que je contemple ainsi dans un état d'accroissement. C'est la règle constante que je suis avant de me permettre de plaisanter sur la conduite de ceux de la société ou je me trouve. Cette façon de me comporter me procure beaucoup d'amis, et me fait douter que j'aie un seul

ennemi. Si ces jolies petites demoiselles qui se plaisent à affaiblir la réputation des autres dans l'espoir d'élever la leur, faisaient de ma lunette le même usage que moi, elles se trouveraient infiniment plus heureuses, et se feraient généralement aimer, au lieu d'être détestées de tous ceux qui les connaissent.

Pendant qu'Horatio parlait, le rouge montait à la figure de miss Filbertz, qui, baissant la tête, et ne sachant que répondre, prit congé de la compagnie, et s'en alla. Cette conversation néanmoins lui fit sentir ses torts. Elle s'observa avec soin, ne manqua plus à per-

sonne, et elle recouvra, au bout de quelque temps, l'estime et l'affection de ses amis, que son imprudence lui avait fait perdre.

Lorsque les domestiques se querellaient entre eux, miss Belinda les allait trouver avec son miroir, et les priait de s'y regarder, pour voir comme l'emportement et la colère enlaidissaient leurs visages. Lady Stormond, voyant l'heureux usage que ses enfans faisaient de ses cadeaux, leur promit de les mener encore à la boutique de joujoux.

CHAPITRE IV.

Lady Stormond aimait trop ses enfans pour les laisser attendre long-temps le plaisir qu'elle leur avait promis, et les priver d'une occasion de s'instruire. Elle alla donc avec eux faire de nouvelles emplettes et entendre des leçons de morale. Horatio et Belinda achetèrent un petit chien fourré qui leur plut fort, parce qu'il avait la plus grande ressemblancce avec le joli Pompée qu'ils avaient à la maison. Le marchand était si adroit à

empailler les animaux, qu'on les croyait vivans. Aussi sa boutique était-elle très-fréquentée par ces sortes de gens qui, ne trouvant aucun agrément dans la conversation de leurs semblables, passent leur temps à faire société avec des chiens, des chats et des perroquets.

Tel était le caractère de lady Fanciful, qui entra dans le magasin au moment que les enfans firent leur emplette. La dame demanda à voir quelques-uns de ces aimables chiens exposés en vente, s'imaginant qu'elle pourrait remplacer la petite Chloé qu'elle avait eu le malheur de perdre.

Le marchand lui en montra plusieurs rangés d'une manière très-curieuse. Voici, madame, lui dit-il, un joli chien qui n'a jamais mangé que dans de la vaisselle plate ou de la porcelaine, et qui a toujours marché sur un tapis, ou reposé sur un coussin.

Voici un autre chien qui appartenait à une des femmes les plus belles et les plus riches d'Angletere. C'était son ami intime, son favori; et la place qu'il avait dans ses affections lui attira plus de complimens, plus de respect, plus de louanges, que n'en obtint jamaîs le premier ministre d'Etat.

Cet autre chien, que vous voyez dans une attitude d'admiration pour sa queue panachée et sa robe soyeuse, était un personnage d'importance, puisqu'à sa mort une des plus grandes familles de l'Angleterre fut toute en pleurs, qu'elle ne reçut aucune visite pendant plusieurs jours, qu'enfin elle parut en public avec les marques du plus triste abattement. Ce chien eut l'honneur, de son vivant, de faire mettre à la porte plus de trente domestiques, pour avoir négligé son service, et avoir tenu à son égard une conduite déplacée. Il périt d'un rhume qu'il eut le malheur de

gagner en suivant, dans une chambre exposée au nord, une des femmes-de-chambre, que l'on chassa honteusement, sans vouloir lui accorder un certificat de bonne conduite.

Ici, lady Fanciful interrompit le marchand, et s'écria : O! la malheureuse! je l'aurais fait arrêter et juger comme coupable d'un meurtre volontaire. Cette affreuse catastrophe me rappelle, en redoublant mes souffrances, le malheur irréparable que je viens d'éprouver. A ces mots, elle ordonna à sa domestique de tirer d'un joli coffre doublé de velour et parfumé d'essence, un petit chien

mort qu'elle couvrit de baisers, et qu'elle arrosa d'un torrent de larmes. La domestique parut aussi affligée que sa maîtresse; mais aussitôt qu'elle eut le dos tourné, elle se mit à éclater de rire, parce qu'elle savait bien qu'elle avait empoisonné ce chien idolâtré pour se venger des désagrémens qu'il lui avait causés.

Voyez, reprit lady Fanciful en gémissant, voyez cette aimable créature, la voilà privée de la vie, d'une vie qui m'était aussi précieuse que la mienne! O! ma pauvre Chloé! je ne te presserai plus contre mon sein! ma bouche ne te présentera

plus des gimblettes, des macarons, des sucreries de toute espèce. Mort cruelle, quelle perte tu me causes ! . . .

Le marchand la pria de calmer sa douleur, en lui disant qu'elle devait remercier le ciel de n'avoir point fait tomber ce malheur sur son mari, attendu qu'elle eût été inconsolable, s'il en jugeait par le désespoir auquel la livrait celle de son chien.

Ah ! s'écria lady Fanciful, l'univers ne m'est rien sans ma chère Chloé ; je ne puis vivre sans contempler son image ; et si vous ne pouvez parvenir, monsieur, à me conserver sa parfaite ressemblance, il n'y a

plus de bonheur pour moi sur la terre.

Le marchand lui dit de se rassurer, qu'il remplirait ses vues, et qu'il conserverait tellement au petit chien sa ressemblance, qu'on le croirait prêt à tout instant de faire ses gentillesses. Ah! je puis donc espérer quelque consolation ? reprit la dame. Homme rare ! recevez ce coffre et cette pauvre petite créature. Cruel destin ! faut-il que les chiens soient condamnés à mourir ? Elle soupira, et sortit de la boutique en essuyant ses larmes.

Pendant tout le temps que dura cette scène singulière, les

enfans de lady Stormond étaient demeurés très-attentifs. Mais aussitôt que lady Fanciful fut remontée dans sa voiture, Bélinda cacha dans son tablier le petit chien qu'elle venait d'acheter, et Horatio le couvrit de son chapeau.

Lady Stormond observa cette innocente précaution, et dit à son fils et à sa fille qu'ils ne devaient point rougir de leurs emplettes, que ces petits chiens n'étaient que des jeux d'enfans que l'on permettait à leur âge. Belinda, en conséquence, retira le petit chien de dessous son tablier, et son frère reprit sa gaieté ordinaire.

Mais, maman, dirent ces aimables enfans, vous nous avez souvent répété que les animaux avaient droit à notre humanité comme les êtres raisonnables, et que c'était un grand crime de maltraiter un chien ou un chat, de négliger de les nourrir et d'en avoir soin ; et cependant, nous voyons que l'on critique la tendresse de cette dame pour son chien, et le chagrin que lui cause sa mort.

Il est vrai, mes enfans, répliqua lady Stormond, que je me suis efforcée de faire naître dans vos cœurs de la compassion pour les animaux. Ils ont leur utilité particulière, et par

conséquent ils méritent nos soins. Cependant on ne saurait trop blâmer la conduite de cette dame qui regrette plus la perte d'un animal que celle d'un proche parent. Ce chien a été nourri de mets recherchés à sa table, tandis qu'un être raisonnable mourant de faim n'eût peut-être pas obtenu ses charités. Il y a eu des exemples de chiens et de chats qui ont été dorlotés et nourris d'une manière tellement contraire à leur nature, qu'ils sont devenus enragés, et ont causé la mort de ceux qui leur ont prodigué tant de caresses et de complaisances.

Cela étant, dit miss Belinda, je me garderai bien de donner des friandises à notre petit Pompée ; car , quoiqu'il soit notre favori , il pourrait nous mordre.

Lady Stormond dit à ses enfans qu'il ne pouvait résulter aucun risque des petites faveurs qu'ils accordaient à Pompée, et qu'elle avait seulement intention de censurer la conduite de certaines gens qui font apprêter le gibier le plus délicat pour leurs chiens , qui les font manger avec des serviettes blanches, et boire dans des vases de vermeil , et qui ordonnent à leurs domestiques de les servir avec

autant d'égards que s'ils étaient leurs maîtres ou leurs maîtresses. Il est souvent même arrivé, ajouta-t-elle, que des pauvres ont été trop heureux d'avoir les restes de ces favoris

Je conseille à mes petits lecteurs de chercher à éviter dans toutes leurs actions les extrêmes, défaut naturel à la jeunesse. Un chien est un animal utile, et un fidèle serviteur : il garde notre personne le jour, et notre propriété la nuit; il n'est pas exigeant sur les récompenses dues à ses soins, parce qu'il se contente d'une nourriture simple et grossière à laquelle il a certainement droit de s'atten-

dre. Cette nourriture entretient sa santé, ainsi que sa vigueur, et le met à même de remplir ses devoirs ; mais quand on lui sert des mets destinés à des chrétiens, il mange la propriété du pauvre, devient insensiblement faible et indolent, et il ne prend plus aucun soin de la personne et de la propriété de son maître.

CHAPITRE V.

Le marchand, qui avait observé combien les enfans de lady Stormond avaient été attentifs

à l'entretien qu'il avait eu avec lady Fanciful, proposa à leur maman de leur faire cadeau d'un portefeuille ; lady Stormond y consentit, sous la condition que celui-ci leur apprendrait l'usage qu'ils en devraient faire. Cette proposition fut acceptée, et chacun des enfans obtint un souvenir ou un agenda.

Je vous conseille, mon petit monsieur et ma petite demoiselle, dit le marchand, de tenir note des bienfaits que vous recevez, ainsi que des avantages que vous retirez de la société des personnes que vous fréquentez, et de consigner sur votre souvenir les défauts

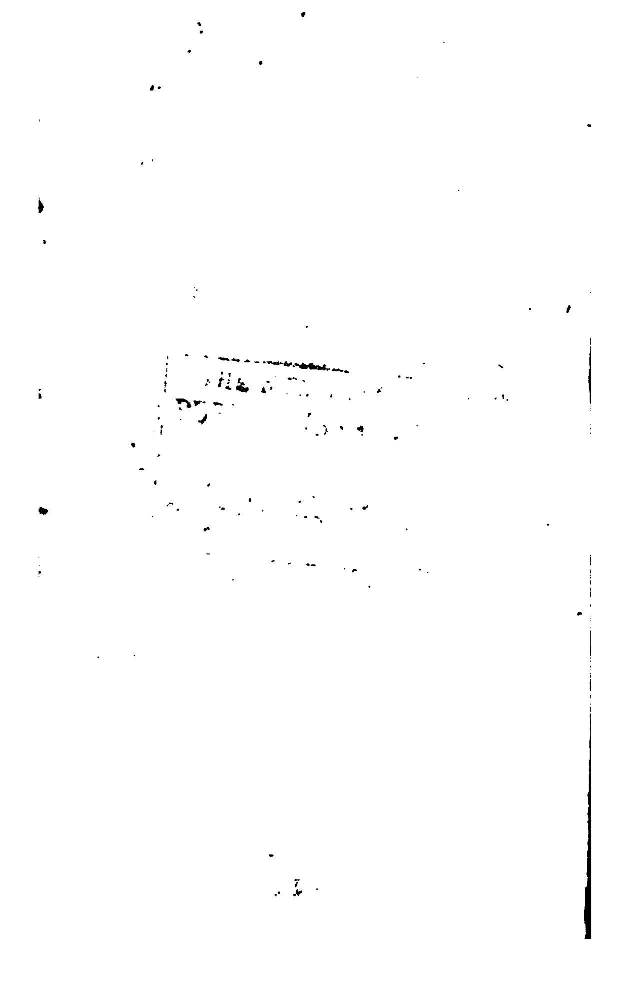
Pag. 20 et 66.



Le Miroir.



Le Nid d'Oiseaux.



vous découvrez en vous. Si vous remarquez quelque chose qui soit ridicule ou défectueux dans les autres, que ce ne soit point dans la coupable intention de les blesser, en les exposant au grand jour : n'en prenez note que pour vous préserver vous-mêmes de pareilles erreurs. De cette manière, un portefeuille sera pour vous un véritable mentor.

Aussitôt qu'ils furent arrivés à la maison, chacun d'eux tira son portefeuille, et se mit à écrire des remarques.

Un instant après, Horatio eut occasion de prendre une note sur son agenda. Une dame

vint faire une visite à lady Stormond. En se retirant, elle fit présent à sa sœur et à lui de deux belles pêches, qui à cette époque étaient très-chères à Londres. Comme ils se disposaient à les manger, un monsieur qui entrait les leur arracha des mains par plaisanterie, et les mit dans sa poche. L'on peut bien s'imaginer que ce n'était pas là le moyen de plaire à ces enfans, qui restèrent un instant immobiles. Enfin Horatio, revenu de son étonnement, dit au monsieur que c'était fort mal de prendre les choses de force aux gens, que c'était une espèce de vol. —

J'aime beaucoup les pêches, répondit le monsieur ; mais comme je ne les mangerais qu'à titre de vol, j'aime mieux vous les remettre. En disant ces mots, il rendit aux deux enfans leurs pêches : mais Horatio, lui faisant un grand salut, le pria de vouloir bien les accepter ; et miss Belinda, avec politesse, lui renouvela les mêmes offres.

Non, mes chers enfans, répondit le monsieur, je ne les accepterai point : ce que j'en faisais, était pour éprouver votre caractère : mais puisque vous vous êtes si bien comportés, vous garderez vos deux pêches, et je vais vous en don-

ner deux autres. Effectivement, il en tira deux de sa poche, plus belles que celles qu'ils avaient, et ils les prirent, non sans de grandes exclamations de joie.

Aussitôt le petit Horatio se retira à l'écart, tira son portefeuille de sa poche, et il écrivit ces mots : *Les bons procédés nous concilient l'estime et les bonnes grâces de ceux qui nous entourent.*

Un jour qu'il se promenait dans la campagne avec plusieurs de ses camarades, ils aperçurent un nid d'oiseaux ; mais on convint qu'il y aurait du danger à l'aller chercher, parce

que l'arbre était trop haut; et Horatio fit valoir la dureté qu'il y aurait à vouloir frustrer les pères et mères des petits qu'ils avaient eu tant de peine à élever. Ce raisonnement ne produisit aucun effet sur Tommy Hardil, qui se montra déterminé à dénicher les oiseaux. Il se mit donc à grimper, et parvint à gagner la cime de l'arbre, sans éprouver aucun accident; mais s'étant porté trop avant sur une branche pour atteindre le nid, son poids la fit casser, et il tomba: heureusement que dans sa chute il fut soutenu par les branches; il en fut quitte pour avoir quelques meurtrissures.

Horatio, en rentrant chez lui, écrivit sur son portefeuille : *Les gens d'un caractère opiniâtre s'attirent beaucoup de malheurs.*

Une autre fois, Horatio se promenait avec ses camarades le long d'un verger dont les arbres étaient couverts de fruits mûrs. D'abord ils se contentèrent de les regarder ; mais bientôt le désir d'en manger se fit sentir. Il fut résolu que l'on escaladerait les palissades dont le verger était entouré ; que l'on cueillerait les fruits, et qu'ils seraient regardés comme de bonne prise. Horatio leur représenta qu'ils n'agissaient pas

comme ils voudraient qu'on se comportât avec eux ; que ces fruits étaient la propriété d'un particulier, et peut-être de quelque pauvre homme qui payait son loyer avec le produit de son verger, ce qui était effectivement ; mais ils se moquèrent de lui, et l'accusèrent de traverser toujours leurs meilleurs projets. Ils passèrent donc tous, à l'exception d'Horatio, par-dessus les palissades, pénétrèrent dans le verger, et déjà ils se mettaient en devoir de gravir sur les arbres, lorsqu'un garçon jeune et vigoureux, qui était placé dans un endroit d'où il était à même de surveiller le

jardin, tomba sur eux avec un fouet de charretier à la main, et les frotta de si bonne manière que quelques-uns s'en ressentirent pendant plusieurs jours. Aussitôt qu'Horatio fut rentré chez lui, il écrivit sur son souvenir : *Ne fais aux autres que ce que tu voudrais qui te fût fait ; et tu n'auras jamais occasion de commettre des crimes.*

C'est ainsi que cet aimable enfant fit usage de son portefeuille ; et miss Belinda, aussitôt qu'elle sut l'orthographe, en fit autant, à la satisfaction de sa maman, qui fut très-flattée de la conduite de ses deux enfans.

CHAPITRE VI.

La première fois qu'ils allèrent dans la boutique du marchand, ils trouvèrent un masque sur le comptoir. Horatio et sa sœur, qui n'en avaient jamais vu (1), le prirent et l'examinèrent ; puis ils demandèrent de quel usage il pouvait

(1) Il n'y a point de masques dans les rues en Angleterre : on ne peut se masquer que dans des maisons qui ne sont pas publiques.

être. Mon beau petit monsieur et ma belle petite demoiselle, répondit le marchand, ces masques servent peu aujourd'hui; car les gens du siècle où nous vivons sont parvenus à un tel dégré de perfection dans l'art de se métamorphoser, qu'ils n'ont plus besoin de masques de cette nature pour déguiser leurs traits. Vous trouverez la mauvaise foi masquée sous des dehors innocens, la méchanceté et la fourberie sous le rouge de la pudeur et de la vertu. L'oppression est quelquefois cachée sous le voile de la justice, et l'hypocrisie sous les protestations les plus vives de sincé-

rité. Une (
modeste n
d'un princi
besoins de
lagés par o
méchancet
vent couve
ries, tandis
mérite res
haillons de
entier est c
et il est in
véritables
dont il se
Il est m
lady Storn
nous ne p
dicule de
que, tan

forçons d'ôter le masque aux autres, nous nous obstinons à garder le nôtre.

Horatio et sa sœur déposèrent le masque sur le comptoir, et dirent qu'ils n'en voulaient pas, parce qu'il ne servait qu'à déguiser la figure au moment que le cœur méditait des méchancetés, et ils témoignèrent le désir de s'en retourner à la maison.

A peine y furent-ils arrivés, que leur maman leur dit : Mes chers enfans, vous avez entendu les remarques que le marchand a faites aujourd'hui sur les masques, et vous avez sans doute fait attention qu'il ne les

appliquai
d'un âge r
tous les jo
mais il est
votre âge
ter ces m
en désign
Charles
tit garçon
joué, et sa
il n'en avai
bitude de
ensuite de
du mensc
fautes.
Une co
s'était écl
cour, et a
un cham

menait. Il ne les eut pas plus tôt vus, qu'il se décida à en faire son passe-temps. Enfin, il les poursuivit d'un bout du champ à l'autre avec tant de persévérance, que trois ou quatre d'entre eux succombèrent de fatigue.

Malheureusement pour le petit Gibson, il fut aperçu par un fermier du voisinage, au moment où sa chasse n'était pas encore finie, et où les poulets étaient encore couchés à terre. Le fermier, sans rien dire, alla trouver son père, et lui dit ce qui venait de se passer. Celui-ci le remercia de sa complaisance, et lui promit de châtier

son fils comme il le méritait.

A l'heure du dîner, Charles se mit à table comme à son ordinaire, et son père choisit la première occasion qui se présenta de parler de la perte de ses poulets, en observant que celui qui les avait fait périr, quel qu'il fût, était bien coupable d'avoir traité d'une manière aussi cruelle d'innocens animaux. Charles, se revêtissant aussitôt du masque de l'hypocrisie et du mensonge, déclara que l'enfant qui s'était permis un pareil trait de méchanceté devait être sévèrement puni.

Et quelle punition, reprit

son père, croiriez-vous qu'il mérite ? Charles répondit qu'il fallait le corriger à coups de houssine, et ne pas le laisser sortir de la semaine. M. Gibson, regardant son fils, et montrant un air de mécontentement : Déclarez-moi sans hésiter, Charles, lui dit-il, si vous êtes le petit garçon qui a poursuivi ces poulets jusqu'à les faire mourir, et qui, par conséquent, a encouru le châtiment que vous venez d'infliger vous-même.

Charles parut un peu déconcerté ; mais, gardant toujours le masque de l'hypocrisie, il protesta qu'il ne savait rien de

ce qu'on voulait lui dire. Vous êtes un fourbe, répliqua son père avec vivacité : non-seulement vous vous êtes rendu coupable de ce crime, mais vous avez prononcé la peine qu'il mérite ; eh bien ! vous la subirez. Il lui tint parole ; le petit garçon reçut les coups de houssine, et il fut un mois sans sortir. Il eut le temps de réfléchir sur sa faute, il s'en repentit sincèrement, et il devint aussi bon, aussi compatissant, que son père pouvait le désirer.

Je vais encore vous citer, continua lady Stormond, un exemple singulier et funeste du danger que courent les enfans qui

couvrent leur figure du masque de la fourberie. On avait promis au malheureux Billy Tompson de le mener promener dans le jardin d'un monsieur où il y avait des fleurs odorantes de toutes espèces. Quelques beaux œillets doubles qui croissaient dans des pots sur un amphithéâtre, fixèrent son attention. Il eût bien voulu en cueillir ; mais il savait que c'était en vain qu'il les demanderait : le maître était trop attaché à ses fleurs.

Décidé néanmoins à satisfaire son envie, il sortit de chez lui avant le lever du soleil, et, grimpant aussitôt par-dessus la

muraille, il s'introduisit dans le jardin, où il cueillit dix ou douze des plus beaux œillets, et les mit dans sa poche; mais, malheureusement pour lui, comme il repassait par-dessus le mur, un vieux clou rouillé s'enfonça dans sa cuisse, et le fit souffrir d'une manière affreuse, sans lui causer aucune effusion de sang.

Sur le midi, le monsieur s'aperçut qu'on lui avait dérobé ses plus belles fleurs, et tout le village retentit du bruit de ce vol. Le petit Tompson, par un motif dont je ne suis point instruite, fut soupçonné, mais il nia d'autant plus opiniâtrément le

fait ; qu'il avait eu soin de jeter ces fleurs, dans la crainte d'être découvert.

De cette manière, cet enfant échappa à une espèce de punition qui lui aurait été infligée ; mais il souffrit un châtiment qui fut bien plus sensible. Sa blessure devint de plus en plus douloureuse, et il craignit de se plaindre, de peur qu'elle ne le fit découvrir. La plaie, faute de pensement, s'envenima au point que la gangrène s'y mit. Il ne lui fut pas possible d'en faire mystère plus long-temps, et il avoua sa faute. Hélas ! il était trop tard. Les chirurgiens ne purent arrêter les progrès

du mal. Ses parens eurent le chagrin de le voir mourir dans le cours d'une semaine. C'est ainsi que la sotte fantaisie d'avoir quelques fleurs coûta la vie à ce malheureux enfant; s'il n'avait pas ajouté le mensonge au crime dont il s'était rendu coupable, il eût probablement été puni, mais il n'eût pas perdu la vie. Je vous le répète, mes enfans, ne prenez jamais le masque du mensonge et de la fourberie.

CHAPITRE VII.

LADY Stormond, qui, jusqu'alors, n'avait fréquenté la boutique du marchand de joujoux que pour procurer des objets d'amusement à ses enfans, fut obligée d'y aller pour elle-même. Elle demanda un trébuchet. Voici, madame, lui dit le marchand, de petites balances qui ne peuvent manquer de vous convenir : outre qu'elles servent à peser les matières d'or et d'argent. elles ont encore une

propriété digne de toute l'attention des personnes de bon sens : c'est que les défauts et le mérite y sont fixés à leur véritable valeur. Une perruque volumineuse sur un cerveau vide n'y a pas plus de poids qu'un bonnet de laine ; et l'habit brodé d'un petit-maître, que la blouse d'un porte-faix.

Lady Stormond convint que ces balances étaient fort curieuses ; elle fit même son compliment au marchand sur leurs propriétés, ainsi que sur les articles intéressans dont sa boutique était remplie.

Maman, dit Horatio, vous devriez bien me prêter vos ba-

lances, pour que je m'en servisse à montrer au petit Quintol, qui se croit quelque chose, son peu de mérite. J'y consens volontiers, mon ami, car cette expérience pourra le faire rentrer en lui-même, et opérer sa réforme.

Il est bon de savoir que mistriss Quintol a deux enfans, un fils et une fille, Andrew et Maria. Andrew est le favori et le plus jeune. Il manifesta, dès sa plus tendre enfance, une perversité de caractère étonnante, et ne fut pas un instant sans pleurer et sans se mettre en colère.

Sa maman, pour avoir la

paix, lui donnait tout ce qu'il voulait, et il n'avait autre chose à faire que de pleurer pour obtenir ce qu'il désirait. L'accomplissement de ses vœux ne suffisait pas encore pour le calmer; il se lassait bientôt de tout, et jetait loin de lui ce qu'on lui donnait : s'il ne se présentait rien à ses regards qu'il pût convoiter, il se mettait à pleurer jusqu'à ce qu'on lui eût donné quelque chose à sa fantaisie.

Pendant ce temps-là, la petite Maria, qui était de trois ans plus âgée qu'Andrew, menait avec lui une vie fort ennuyeuse; elle était obligée de le bercer pendant des heures entières,

jusqu'à ce qu'il fût endormi, et sitôt qu'il s'éveillait il se mettait à crier; de sorte qu'elle était obligée d'avoir recours à toutes sortes de ruses pour l'apaiser ; et quand elle ne pouvait pas le faire taire, elle recevait des coups.

La sœur de mistriss Quintol, qui était une femme mariée et à la tête d'une fortune considérable, ayant été un jour rendre visite à sa belle-sœur, ne put qu'être mécontente de la différence de traitement qu'éprouvaient ces deux enfans; elle regardait comme un devoir indispensable pour les parens d'avoir les mêmes égards pour tous

ceux qui leur devaient le jour, attendu que lorsqu'un enfant passe pour être moins méritant qu'un autre, c'est en général la faute de ses père et mère, qui l'ont mal élevé.

Cette bonne tante obtint avec beaucoup de peine que sa sœur laissât la charmante Maria venir demeurer avec elle. C'est ainsi que la pauvre fille parvint à être délivrée du joug de son frère, et qu'elle mena la vie d'une petite princesse, comme elle le méritait par son amabilité et ses manières affables.

A mesure que le capricieux Quintol grandit, il devint d'un caractère plus impétueux et

plus difficile à gouverner. Les domestiques avaient reçu ordre d'étudier jusqu'à ses moindres désirs, et à la plus petite plainte qu'il portait contre eux, ils étaient renvoyés. Vous devez penser que sa maman avait tous les mois de nouveaux serviteurs.

Ainsi méprisé et détesté par ceux qui le servaient, il n'était pas beaucoup plus aimé de ses camarades, dont il exigeait la plus prompte obéissance; mais ceux-ci, au lieu de chercher à faire ses volontés, lui donnaient souvent des coups, attendu qu'il était naturellement poltron, et qu'à la moindre dis-

pute il courait auprès de sa mère, qui prenait aussitôt son parti, soit qu'il eût tort ou raison. M. Quintol, qui, je le suppose, avait une paire de balances pareilles à celles-ci, se rangeait avec regret du côté de sa femme; mais il était d'un caractère trop paisible pour prendre parti contre elle et contre son fils.

Andrew fut envoyé comme externe à l'école, pour apprendre à lire, compter et acquérir toutes les connaissances utiles; mais il se levait si tard, qu'il rencontrait toujours les autres enfans au moment où ils sortaient de classe. Les écoliers

se trouvaient fort contens de son absence, parce que, comme il ne voulait rien faire, il les interrompait continuellement lorsqu'ils travaillaient. Comme il est très-mal avec ses maîtres et ses camarades, il change perpétuellement de pension : c'est ce qui fait qu'il est ignorant, et qu'aucun écolier n'en veut faire sa société.

Le petit Horatio avait donc raison de demander à sa maman ses balances, pour convaincre Quintol de son peu de mérite, et le corriger de ses défauts.

Sa sœur lui représenta que mistriss Quintol avait plus be-

soin de ces balances que son fils, attendu qu'elle devait mieux se comporter envers lui qu'elle ne le faisait : Maman, ajouta-t-elle, j'en suis sûre, ne nous permettrait pas de nous conduire d'une manière aussi folle et aussi répréhensible.

Lady Stormond félicita ses enfans sur leurs remarques judicieuses, mais elle ne fut point d'avis de prêter son trébuchet à madame Quintol, attendu qu'elle était trop âgée pour souffrir qu'on lui donnât des leçons de prudence. Se tournant ensuite du côté du marchand, elle lui demanda si ses balances étaient assez justes

pour qu'on pût compter sur leur précision : Madame, reprit le marchand, ce sont les véritables emblêmes de la justesse ; je réponds qu'elles soutiendront les épreuves les plus délicates ; on ne peut ajouter à leur sensibilité ; j'en ai fait l'essai dans plusieurs occasions extraordinaires, et je les ai toujours trouvées singulièrement exactes. Par exemple, j'ai pris un nombre prodigieux de promesses d'un grand, et je les ai mises dans un des bassins de ces balances ; le souffle d'une mouche dans l'autre plateau a rompu l'équilibre : j'ai trouvé que quatre plumes de colibri

et la probité de certains escompteurs soutenaient les bassins à un niveau parfaitement égal. J'ai reconnu aussi, d'après des essais répétés, que le savoir d'un petit-maître et l'intelligence d'un pédant se servent l'un à l'autre de contrepoids ; que l'orgueil et la vanité d'un homme sont dans une proportion exacte avec son ignorance ; qu'un grain de bon naturel équivaut a une once d'esprit ; un cœur plein de vertus à une tête remplie de connaissances superficielles, et la valeur d'un dez de contentement à un coffre entier rempli d'or.

Ces observations me parais-

sent très-justes, reprit lady Stormond.

Il serait impossible, continua le marchand, de nombrer les essais que l'on pourrait faire avec ces balances; mais il est un fait que toutes les dames et tous les messieurs devraient connaître, c'est qu'une fortune médiocre dont on jouit avec la satisfaction de l'indépendance, fera pencher la balance de son côté, quelque chose que l'on mette dans le bassin opposé.

Je m'imagine, monsieur, dit lady Stormond au marchand, que la morale plaisante et instructive que vous appliquez à tous les objets que vous vendez,

doit vous amuser vous et vos pratiques.

Beaucoup, madame, répliqua-t-il ; je vous assure que je fais ici quelquefois des réflexions très-agréables. Quand je suis dans mon comptoir, je regarde ma boutique et tout ce qui s'y passe comme la représentation du grand théâtre du monde. Si un sot vient ici mettre cinquante ou cent guinées à l'acquisition d'une bagatelle qui ne vaut pas un scheling, ma surprise est extrême ; et si, en jetant un coup-d'œil sur le théâtre du monde, je vois des seigneuries et des terres employées à l'achat de voitures do-

rées et d'équipages à six chevaux ; si je vois échanger un domaine contre un titre, une honnête indépendance dans la société contre la servitude dans la foule, la santé et la vigueur contre la maladie et la langueur ; si je vois enfin la fortune et le bonheur placés sur un jeu de cartes, mon étonnement cesse.

Le monde est une boutique de jouets d'enfans ; le plus sage de nous á un penchant, une inclination irrésistible pour quelque bagatelle qui lui plaît infiniment. Nous avons même tant de partialité pour nos faiblesses, que nous fermons les

yeux sur nos défauts, et principalement sur ceux que nous reprochons aux autres; quoique le bonnet de la folie aille fort bien à nos têtes, aucun de nous ne veut convenir qu'il ait été fait pour lui, et nous nous le passons les uns aux autres. Lady Stormond fut flattée de voir avec quelle attention son fils et sa fille écoutaient ce que le marchand disait, et quand elle les eut pris par la main pour les ramener à la maison, ils l'accompagnèrent sans proférer un seul mot.

CHAPITRE VIII.

Quoique le petit Horatio et sa sœur ne dissent pas un mot en revenant à la maison, ils n'oublièrent aucunement ce qu'ils avaient entendu ; mais ils le gravèrent profondément dans leur esprit, et lady Stormond, qui se doutait bien de l'attention qu'ils y faisaient, ne voulut point troubler leur silence. Les deux enfans étant aux croisées pour voir ce qui se passait

dans la rue, aperçurent un petit garçon qui battait du tambour. Horatio appela aussitôt sa maman, la pria de venir voir cet enfant, et lui dit qu'il voudrait bien savoir quelle espèce d'application le marchand ferait s'il avait un tambour pour texte de ses commentaires.

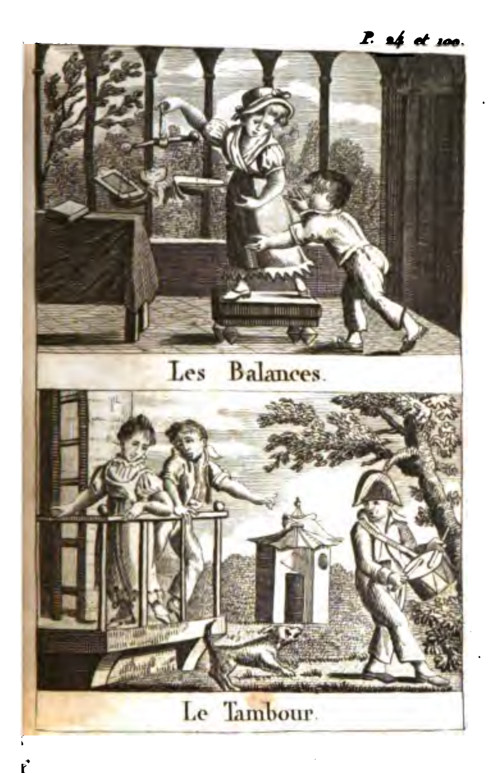
Je ne sais pas ce qu'il dirait à ce sujet, répondit lady Stormond, mais il comparerait probablement un tambour à cette espèce de gens dont le cerveau est vide, et qui font beaucoup de bruit pour rien; les personnes qui ont recours à des vociférations pour faire taire la voix de la raison, peuvent se

comparer au bruit du tambour qui, dans une bataille, lors d'une défaite, absorbe des sons qui ne sont nullement agréables à l'oreille.

Une petite fille qui ne sait pas contenir sa langue, et parle de différentes choses sans s'arrêter à une seule, peut être comparée à un tambour.

Ceux qui se vantent beaucoup du bien qu'ils ont fait, et du plaisir qu'ils éprouvent à obliger, sans cependant que ces traits de bienfaisance soient prouvés, peuvent se comparer au bruit du tambour, dont le son, emporté à de grandes dis-

P. 24 et 100.



Les Balances.

Le Tambour.

tances par le vent, est bientôt dissipé et oublié.

Les fausses promesses ne sont absolument que le bruit d'un tambour.

Cela me rappelle, dit Belinda, la conduite de Betzy Ramsey; il faut avouer que pour son âge elle a beaucoup lu, et que sa mémoire est excellente; peut-être que je devrais aussi prendre ma lunette d'approche, et regarder par l'extrémité qui diminue les défauts des autres, et les éloigne à une grande distance; mais je parle devant maman et mon frère, j'espère donc qu'on ne m'ac-

cusera pas de malveillance.

Miss Betzy Ramsey était si jalouse de répéter ce qu'elle avait appris par cœur, qu'elle restait quelquefois des heures entières sans s'arrêter, et qu'elle était de fort mauvaise humeur si quelqu'un cherchait à l'interrompre.

Elle répétait souvent la même aventure, et portait cette manie si loin, que deux de ses compagnes la savaient par cœur: elle ne tirait aucune conséquence de ce qu'elle racontait, et c'est pour cette raison qu'on la comparait à un tambour, et qu'on lui donnait mê-

me le surnom de tambour-major.

Lady Stormond fit observer à ses enfans qu'il était fort mal à de jeunes personnes d'être babillardes au point d'empêcher les autres de parler; qu'il y avait un milieu à garder entre le défaut de trop parler et celui de ne rien dire; mais que, dans tous les cas, le silence était préférable au grand babil, attendu que le premier est souvent l'effet de la modestie, tandis que l'autre n'a pas d'excuse. Le petit Horatio dit qu'il avait connu un enfant, nommé Paul, qui, quoiqu'âgé de dix ans,

n'aimait que les tambours, les trompettes, les fifres, les sifflets, et tout ce qui faisait du bruit; il était tellement épris de ces instrumens, que quand il n'était pas à portée de s'en procurer, il se mettait à imiter le cri des chiens ou des chats.

Il passait un soir dans la cour du fermier Gilles, où il y avait un gros chien enchaîné, et que l'on détachait le soir. Comme il était près de la loge de ce chien, l'envie d'aboyer lui prit, comme de coutume: l'animal s'élança aussitôt sur cet enfant; qui se trouvait à la portée de la longueur de sa chaîne; il le saisit par le collet de son habit,

ce qui le fit aussitôt cesser d'aboyer, et obligea l'enfant de crier au secours. Cependant il n'éprouva pas d'autre mal que celui d'avoir le revers de son habit déchiré.

Je ne puis concevoir quel plaisir on trouve à entendre des sons insignifians. Il y a dans la musique vocale et instrumentale quelque chose d'en chanteur qui me force à l'écouter avec attention ; je n'imiterai jamais ceux qui aiment à faire du bruit pour avoir le plaisir d'en faire.

Mes chers enfans, dit lady Stormond, ce dont vous vous plaignez a toujours existé, et

existera toujours. La nature et l'éducation doivent marcher de front. L'éducation du petit Paul a peut-être été négligée par ses parens ; et comme son esprit n'a pas été cultivé, il résulte de ce défaut de soins qu'il a pris le goût des récréations bruyantes et contraires à la raison. Le meilleur terrain qui ne reçoit pas de culture, sera bientôt couvert de plantes parasites qui dévoreront et détruiront les semences qu'on lui confiera. Il en est de même de l'esprit : quand il n'est pas convenablement orné par l'étude, il se plaît dans le désordre, et

finit par être funeste à la société.

CHAPITRE IX.

Horatio et sa sœur étaient devenus de petits philosophes, et ils commençaient à regarder avec mépris les joujoux des enfans. Comme miss Belinda fouillait un jour dans son tiroir, elle y trouva une poupée qu'on lui avait donnée longtemps auparavant, et qu'elle avait laissée sans s'en occuper, quoiqu'elle en eût fait le plus

grand cas. « Horatio, dit-elle à son frère, vois ma poupée, dont je rafolais jadis : mon amusement de tous les jours était de l'habiller, de la déshabiller; c'était ma compagne inséparable; je ne la quittais pas même de nuit, car je la mettais quelquefois coucher avec moi.

Si notre digne marchand était ici, n'aurait-il pas droit de nous dire : cette poupée, qui jadis était votre idole, est restée pendant des mois entiers dans un coin de tiroir : elle a été délaissée comme un courtisan disgracié. Hé bien, voilà un de ces traits qui peignent l'inconstance du premier âge.

Si tu pouvais, mon cher Horatio, me faire une histoire sur cette demoiselle de carton ! Imite le marchand : voyons, et fais-lui jouer un rôle ; bâtis-moi un joli petit roman sur sa vie et sur ses aventures.

Horatio cherchait à complaire à sa sœur en toutes choses. Prenant en conséquence une plume, de l'encre et du papier, il griffonna quelques lignes qu'il mit dans la bouche de la poupée, et supposa qu'elle parlait en ces termes :

« Aussitôt que j'eus été jetée en pâte, dit la demoiselle, et que j'eus reçu mes traits du pinceau du dessinateur, on

m'envoya chez le marchand de jouets d'enfans, qui termina l'ouvrage en me revêtissant d'un riche habillement d'après le goût le plus recherché.

» Je figurai ensuite dans le magasin, où ma jeunesse, ma beauté et l'élégance de ma parure, attirèrent l'attention d'une petite demoiselle juive, qui me paya une somme énorme. J'ai toujours trouvé que plus les choses sont vendues cher, plus elles sont estimées par l'acheteur; car les jeunes gens, et bien des vieillards même, jugent plutôt des objets par leur prix que par leur valeur réelle.

» Pendant l'espace de deux mois, ma maîtresse eut pour moi les plus grandes attentions. Elle m'acheta un superbe berceau, pour que je me remisse de mes fatigues ; elle ne me montra qu'à ses amies intimes, et me toucha avec la plus grande précaution, de peur de gâter ma coiffure et mes habits.

Malheureusement pour moi, le père de ma maîtresse avait dans la maison un singe qu'il aimait beaucoup. Ce singe, ayant été laissé par inadvertance dans la pièce où j'étais à reposer tranquillement dans mon berceau, m'en retira brusquement, mit mon ajustement

en loques, me rongea le nez, et dépeça mon berceau.

» Jugez de la douleur de ma chère maîtresse, lorsqu'entrant dans la chambre, elle me vit ainsi mutilée, et dans une condition aussi déplorable ! Comme elle savait que c'était le singe de son papa qui s'était rendu coupable de cet horrible attentat, elle fut obligée de dévorer son chagrin, et elle me donna à sa femme-de-chambre, qui me vendit six pences (12 sous) au marchand de joujoux.

» Je restai ainsi dégradée dans un coin obscur de la boutique, sans même qu'on prît garde à moi. A la fin, le mar-

chand eut pitié de ma situation, et m'envoya chez son fabricant, qui me mit un nez, me peignit à neuf, et m'habilla plus richement que je ne l'avais été.

» Je figurai de nouveau d'une manière distinguée parmi les articles les plus brillans de la boutique, et une jeune personne qui prit du goût pour moi, m'acheta à un prix très-élevé. Je vécus chez elle dans une grande splendeur; j'accompagnais ma jeune maîtresse partout où elle allait; je montais presque tous les matins en voiture avec elle, pour prendre l'air et conserver ma santé.

» Ma jeune maîtresse, sur le point de partir pour la campagne, ne put se résoudre à laisser à la maison sa chère Léthy, c'est ainsi qu'elle me nommait; je fis par conséquent le voyage sur ses genoux tout le long de la route; aussi n'éprouvai-je aucune fatigue : c'était une charmante personne, et qui me traitait avec toutes sortes d'égards.

» Un jour, ma jeune maîtresse me prit dans ses bras, par une belle matinée du printemps; elle était accompagnée de sa femme-de-chambre. Elles se mirent à se promener dans les champs, et arrivèrent enfin

à un pont construit sur un ruisseau très-limpide. Ma jeune maîtresse s'y arrêta quelques instans pour considérer des poissons qui se jouaient dans l'eau au-dessous d'elle, et m'assit sur le pont pour reposer ses bras.

» Hélas ! à quelles vicissitudes la vie n'est-elle pas sujette! ne pouvant me soutenir moi-même, je tombai à la renverse, et aussitôt ma maîtresse de s'écrier : Oh ! ma chère Léthy ! ma chère Léthy va se noyer !

» Je ne sais pas comment cette sensible demoiselle supporta la perte de sa Léthy, car je fus tout-à-coup au fond de

l'eau, et j'y restai près de cinq semaines. Au bout de ce temps, je fus tirée du ruisseau par de petits villageois qui s'amusaient à nager. Je me trouvai alors dans des mains fort grossières qui manièrent rudement mes habits, et me jetèrent tout de mon long sur l'herbe pour me sécher.

» Ces enfans me traitèrent ensuite de la manière la plus indécente; et dans le cours de leur dispute, pour savoir à qui j'appartiendrais, ils me déchirèrent tous mes vêtemens; enfin; ils convinrent de jouer à *croix* ou *pile* pour savoir qui me posséderait; et celui qui ga-

P. 105 et 106.



Le petit Turbulent.



La Poupée qui se noye.

gna me fourra la tête la première, et presque entièrement décoiffée, dans sa poche : aussitôt qu'il fut arrivé chez lui, il me donna à sa sœur.

» Quoique je me crusse heureuse de me voir délivrée d'aussi cruelles mains, et de me voir de nouveau dans la possession d'un être de mon sexe, j'avouerai que mon orgueil et ma vanité furent singulièrement blessés, quand je me vis revêtue d'une chemise de grosse toile, d'une robe de crépon, d'un tablier de bure, d'un bonnet de grosse mousseline, et un chapeau de paille, sans ns ni souliers. J'aurais pu co-

pendant me trouver heureuse dans cette condition, si les germes de vanité et d'ambition dont ma jeunesse avait été empoisonnée, ne fussent venus détruire ma félicité.

» Je me vis néanmoins bientôt après dans une situation encore pire, car ma nouvelle maîtresse, qui, je dois l'avouer, était une très-bonne fille, m'ayant laissée sur une chaise devant la porte, pendant qu'elle alla chercher quelque chose dans la maison, deux vieilles mendiantes qui couraient les villages pour demander l'aumône, me prirent et m'emportèrent.

» Ma vanité se trouva alors complètement humiliée ; car, étant devenue le jouet de leurs enfans, je manquai même de haillons pour me couvrir. Ma figure, ainsi que mon corps, furent souillés de graisse et de malpropreté ; enfin, elles furent un jour sur le point de terminer mon existence, leur marmite ne bouillant pas aussi vite qu'elles le désiraient, parce qu'elles n'avaient plus de bois, et voyant que j'avais les bras et les mains d'acajou, elles délibérèrent entre elles si elles ne me jetteraient pas au feu ; je fus sauvée cependant à la majorité d'une voix seule-

ment; enfin, après avoir échappé à beaucoup de dangers semblables, je fus heureusement tirée de leurs mains.

» Il serait trop humiliant pour mon orgueil de rapporter ici toutes les situations malheureuses par lesquelles je passai dans le cours de ma vie, jusqu'à ce que la fortune me mit de nouveau en la possession de mon ancien maître, le marchand de jouets d'enfans, qui, après avoir reconnu mes traits sous la malpropreté dont ils étaient couverts, prit pitié de moi, et me rendit à ma première splendeur. Dans cet état, je fus achetée par miss

Stormond. Permettez-moi de prier cette jeune personne, dont je m'aperçois que j'ai perdu les bonnes grâces, de disposer de moi en faveur de quelque demoiselle qui me protège contre toute insulte, et me délivre des mains des voleurs et des assassins».

CHAPITRE X.

Aussitôt qu'Horatio eut cessé de lire son histoire, miss Belinda se leva, le remercia du charmant discours qu'il avait

fait tenir à la poupée, l'assurant en même temps que les vœux de cette poupée seraient exaucés ; et que quoiqu'il ne fût plus de son goût de s'amuser de pareils jouets, elle la donnerait à quelque jeune demoiselle de sa connaissance, dans les mains de laquelle elle serait parfaitement en sûreté.

Lady Stormond fut tellement flattée du style de l'histoire composée par son fils, qu'elle l'emmena avec elle à la boutique, et pria le marchand de lui faire voir une montre qui fût d'un bon horloger.

Madame, lui dit le marchand en donnant à Horatio une mon-

tre, en voici une qui est excellente; elle est réglée sur le soleil; mais je ne puis pas assurer qu'elle soit en état d'aller longtemps, car elle vieillit à chaque seconde qu'elle marque, et tend à sa destruction : il en est de même de nous, qui l'entendons marcher.

Si les riches et les êtres indolens, pour lesquels le temps est un si grand fardeau, regardaient continuellement à leurs montres, et observaient la rapidité avec laquelle l'aiguille passe de midi à minuit, ils sortiraient infailliblement de leur léthargie, et ne sacrifieraient pas tant de momens précieux

à des occupations frivoles.

Une montre est le véritable emblême de la structure humaine. La montre a besoin d'être remontée toutes les vingt-quatre heures, sans quoi elle cesserait de marcher ; de même le corps humain a besoin d'être remonté par le sommeil et le repos : si le mouvement d'une seule roue de la montre était contrarié par le plus petit obstacle, toute la machine s'arrêterait ; de même si la circulation du sang était un instant interrompue dans la structure de l'homme, la mort s'ensuivrait à l'instant.

La montre, quelque temps

après qu'elle est sortie des mains de l'ouvrier, est admirée pour sa beauté et son élégance; il en est de même de la jeunesse des deux sexes à l'aurore de la vie : mais, de même que la montre devient avec le temps incapable de conserver la régularité de son mouvement ainsi la vieillesse rend notre marche irrégulière et imparfaite.

Lady Stormond fut très-contente de la morale du marchand, et le petit Horatio, ainsi que sa sœur, indiquèrent, par leur attention à ce qu'il disait, qu'ils n'étaient pas moins satisfaits. Comme leur maman allait prendre congé du mar-

chand, Horatio mit la montre dans son gousset, et se trouva aussi fier que le grand-sultan.

Lady Stormond ne fut pas plus tôt de retour à la maison avec ses enfans, qu'Horatio courut faire voir sa montre à tous les domestiques. Sa maman ne put s'empêcher de rire en le regardant courir de chambre en chambre, tirant quelquefois sa montre pour voir quelle heure il était, et quelquefois baissant la tête pour examiner l'effet que sa chaîne produisait quand il marchait. C'était une chose nouvelle, et, par conséquent, elle avait pour lui des charmes irrésistibles.

La nuit arriva ; il fallut monter la montre : il en résulta une longue conversation entre le frère et la sœur, sur la manière dont ils devaient tourner la clef. On voyait bien qu'il fallait mettre la clef dans le trou du cadran, mais on n'osa pas en faire davantage de peur de se tromper. Belinda dit qu'il fallait aller demander conseil à sa maman. Horatio ne put pas supporter l'idée d'avoir une montre, et d'être réduit à demander comment elle devait se monter, ce qu'il regardait comme une petitesse indigne de lui ; il prit donc la montre, et enfonça la clef d'une ma-

nière qui annonçait son courage et sa résolution, il la tourna si fort du mauvais côté, que, d'un tour de main, il en cassa le grand ressort.

Une partie de la maison écroulée, une claie entière de tartelettes et de petits gâteaux tombée dans le ruisseau, n'eût pas causé une plus grande consternation que cet accident. Horatio et sa sœur se regardèrent pendant quelque temps sans pouvoir proférer un seul mot; enfin ils prirent la montre l'un après l'autre, la portant à leur oreille; mais aucun tictac ne se fit entendre, et le mouvement resta dans un silence absolu.

Leur maman entra au moment de cette grande affliction, et jugea, à leurs regards, que les choses n'allaient pas bien. Horatio raconta alors à sa maman le terrible malheur qui venait d'arriver, en la priant de le lui pardonner.

Lady Stormond lui accorda aussitôt sa grâce, et lui conseilla de ne pas dédaigner à l'avenir de consulter les personnes plus âgées ou plus expérimentées que lui, attendu que l'obstination était toujours compagne de l'ignorance.

On envoya la montre chez l'horloger, qui la répara sur-le-champ, et elle fut rendue à

Horatio, que sa mère avertit d'être plus circonspect à l'avenir, et de ne rien faire de sa tête, ou sans demander des conseils, ce qu'il promit.

Horatio ne monta plus sa montre à rebours ; mais un jour qu'il était à regarder par la fenêtre dans la cour, il tira sa montre pour la considérer : dans ce moment, son chien favori fut attaqué par un mâtin beaucoup plus fort que lui ; et Horatio, dans son empressement à crier au secours, oublia sa montre, la laissa échapper, et elle tomba sur des pierres : il la crut brisée ; le verre cassé fut néanmoins tout le

mal qu'elle éprouva, parceque le verre avait amorti sa chute. Ce malheur fut bientôt réparé, et la montre lui fut remise avec une nouvelle reprimande. Il prit ensuite la ferme résolution d'être plus prudent que jamais, de peur qu'il ne lui arrivât quelque nouvel accident.

Il jouait un jour à la paume, et n'ayant pu renvoyer la balle que son adversaire avait lancée avec une force extrême, elle vint frapper directement contre sa montre, et en arrêta le mouvement; on fut obligé de la renvoyer de nouveau au marchand.

Quelques jours après qu'elle

fut réparée, il s'amusa à jouer au volant, et au moment où il voulait l'enlever très-haut, les mailles de la raquette se prirent dans la chaîne de sa montre, de manière que celle-ci sauta en l'air, et qu'elle fut presque mise en pièces.

Ce joyau lui ayant causé tant de désagrémens, il prit le parti de le mettre de côté : il pria en conséquence sa maman de le lui serrer, jusqu'à l'époque où il renoncerait à des amusemens qui sympathisaient si mal avec une montre.

Je suis extrêmement satisfaite de votre résolution, lui dit lady Stormond ; j'ai com-

mis une faute en vous faisant un cadeau de cette espèce, à un âge si peu avancé; c'est un tort impardonnable à des parens de donner aux enfans des choses précieuses qui ne conviennent nullement à leur âge, et je reconnais que j'ai donné moi-même dans cette erreur.

Quoi qu'il en soit, nous irons à la boutique du marchand, pour vous choisir quelque chose de plus convenable à votre âge. Vous apprendrez, par les accidens arrivés à votre montre, que les objets de luxe après lesquels on court avec tant d'ardeur, sont souvent incommodes et funestes, et qu'ils

procurent rarement le plaisir auquel on s'était attendu.

Quant à moi, dit la petite miss Belinda, si je portais une montre, elle ne me causerait aucun plaisir, parce que je craindrais toujours de la déranger. Vous avez raison, lui dit sa maman, nous sommes toujours mieux sans les choses qui donnent plus de désagrément que de plaisir, quelque flatteuses qu'elles puissent paraître aux yeux des autres. Les enfans, néanmoins, font rarement cette réflexion, et se rendent souvent malheureux, en soupirant après des babioles dont la possession les rendrait

ridicules aux yeux de leurs amis et de leurs connaissances.

CHAPITRE XI.

Le mauvais temps ayant dérangé la promenade projetée, lady Stormond chercha à amuser ses enfans à la maison par son entretien. J'ai eu occasion, leur dit-elle, de vous montrer les objets qui composent la boutique du marchand, et je vois avec plaisir qu'ils ont contribué non-seulement à votre récréation, mais encore à la

perfection de votre entendement.

A mesure que vous grandirez, vous reconnaîtrez qu'il y a des jouets pour l'âge mûr comme pour l'enfance, et que les premiers ont souvent des conséquences plus sérieuses que les derniers, parce qu'ils font des impressions plus profondes sur l'imagination. Les amusemens de notre jeunesse sont la gaieté et le plaisir; ceux de lâge mûr ne sont que trop souvent l'avarice, et un penchant, une inclination irrésistible pour les divertissemens auxquels la nature nous avertit de renoncer.

Je ne veux cependant pas, mes enfans vous faire une longue morale sur les infirmités de ce période de la vie vers lequel nous sommes entraînés depuis le premier jour de notre naissance ; je veux seulement vous raconter l'histoire de la reine Dentless et de Jenny Bloom.

Il est inutile que vous me demandiez à quelle époque vivait la reine Dentless ; il suffit que vous sachiez qu'elle était chauve depuis plusieurs années, qu'elle n'avait pas une dent, et qu'elle tremblait comme la feuille qui est agitée par le vent ; que son nez et son men-

ton étaient près de se toucher ; que sa stature était singulièrement diminuée par l'âge, et que son dos était devenu si rond qu'elle offrait l'aspect le plus triste et le plus désagréable.

Une certaine fée (les poètes ont toujours inventé de pareilles fictions pour répandre un air de vérité sur leurs contes), qui avait été présente à la naissance de la reine, vint la trouver, et lui dit : « Auriez-vous quelque envie, à l'âge où vous êtes, de devenir jeune ?

» — J'aurais tort si je disais le contraire, répliqua la reine ; car je donnerais bien tous les

bijoux que je possède, et toutes les richesses renfermées dans mon trésor, pour être rendue à la fleur de mon âge.

» — S'il en est ainsi, répondit la fée, il ne reste plus qu'à trouver quelque villageoise dans toute la fraîcheur et la santé de la jeunesse, qui veuille abandonner les roses et les lis de ses joues, et l'incarnat de ses lèvres, pour vos richesses et votre âge.

La reine ordonna aussitôt une proclamation dans tous ses domaines, afin de trouver, s'il était possible, une personne qui voulût sacrifier sa jeunesse

et sa beauté pour rajeunir ses traits.

Beaucoup de filles qui menaient une vie errante et vagabonde, séduites par un vain étalage d'opulence, s'offrirent de donner leur jeunesse en échange ; mais lorsqu'elles virent l'état déplorable et repoussant de la vieille reine, elles refusèrent d'accepter le fardeau de ses ans et de ses infirmités, et préférèrent leur indigence et la vie malheureuse qu'elles menaient.

Un grand nombre d'autres, attirées par les charmes attrayans de l'ambition, firent

offre de leurs services, et reçurent la promesse d'être élevées au faîte de la grandeur; mais la vieille reine s'étant présentée à leurs yeux, elles ne voulurent plus accepter l'échange, et s'écrièrent : De quelle utilité nous seraient ces honneurs et ces dignités, avec des difformités qui nous empêcheraient de paraître en public pour y recevoir les hommages de nos sujets?

A la fin, une jeune fille aussi belle et aussi fraîche que la rose nouvellement épanouie, vint et s'offrit à faire l'échange; mais les propositions de Jenny Bloom furent portées très-haut,

et la reine parut ne pas vouloir lui céder sa royauté, que celle-ci voulait absolument avoir. Partageons, dit la princesse, la souveraineté entre nous deux; j'en garderai la moitié, et vous aurez l'autre, ce qui, certainement, doit suffire à une pauvre fille de campagne comme vous.

Jenny Bloom n'était pas fille à s'accommoder de cette proposition, elle ne voulut pas consentir à se défaire de sa jeunesse et de sa fraîcheur pour toute autre chose au monde que pour la royauté. Gardez, dit-elle à la reine, vos cent ans et vos cinq cents rides, et moi

je conserverai les prérogatives de mon âge. Quoique la reine ne profitât aucunement de la royauté, elle ne put supporter l'idée d'en abandonner le nom, et chercha à tirer la meilleure composition qu'elle put de Jenny, qui se mit à rire, à danser et à chanter devant elle, bien résolue de s'en tenir à ses conditions.

La reine se mit à réfléchir en elle-même, et demanda à Jenny Bloom quels étaient les talens qu'elle avait pour remplir les devoirs de la royauté, attendu qu'elle allait être accablée des infirmités de l'âge au moment où elle aurait fait cet

échange. Jenny lui répondit qu'elle ne savait pas trop comment elle s'en acquitterait. Je n'en serai pas moins flattée d'en faire l'essai, ajouta-t-elle; car j'ai entendu dire à beaucoup de belles dames de mon voisinage, qu'elles seraient très-heureuses si elles devenaient reines.

Tandis qu'elles étaient occupées à conclure leur marché, la fée parut et demanda à Jenny si elle avait envie de devenir une vieille reine, et d'éprouver comment cette profession lui plairait. La pauvre fille n'y eut pas plus tôt consenti, que, dans le même instant, des rides

sillonnèrent son visage, et que ses beaux cheveux blanchirent et tombèrent; elle devint maussade et quinteuse; sa tête trembla comme la feuille; ses dents se détachèrent de leurs alvéoles, et de l'âge de dix-huit ans elle passa à sa centième année.

Aussitôt que cette métamorphose fut exécutée, la fée ouvrit une petite boîte d'où sortit un nombreux cortége d'officiers et de courtisans superbement vêtus, qui ne mirent pas plus de temps à atteindre la taille ordinaire de l'homme, que la petite Jenny à devenir reine. Ils lui firent toutes sortes de complimens; et toute lai-

de et difforme qu'elle était, ils lui exprimèrent dans les termes les plus recherchés le ravissement que leur causaient les perfections de son esprit et de sa personne.

On lui servit un repas somptueux, mais, hélas! elle n'avait plus d'appétit, ni de dents pour manger; elle ne savait que dire, ni comment elle devait se comporter. Un catarrhe perpétuel l'empêcha de parler, et elle se vit constamment obligée de tenir son mouchoir à son nez. La glace dans laquelle elle chercha à entrevoir ses traits, lui présenta une figure si révoltante qu'elle se mit à maudire le-

change qu'elle venait de faire.

La reine en même temps prit tout-à-coup de l'embonpoint, et devint jolie; ses cheveux flottèrent en boucles d'ébène sur ses épaules, et la blancheur de ses dents surpassa celle de l'albâtre. Elle prit un caractère d'enjouement et de vivacité surprenant; mais au lieu de robes éclatantes de pourpre, elle eut des jupons courts et d'une étoffe grossière. Elle n'avait pas été accoutumée à un pareil costume; et ses gardes, qui, un instant auparavant, étaient si soumis et si respectueux, se disposaient à la chasser du palais.

Jenny alors alla trouver la

reine, et lui dit qu'elle voyait bien que l'une ne pouvait pas plus s'arranger de la royauté, que l'autre de l'état de villageoise; elles convinrent donc de reprendre toutes deux leur première condition. L'échange fut fait sur-le-champ, et chacune d'elles revint à son ancien état. Comme la métamorphose n'était pas encore achevée, elles furent condamnées par la fée à passer dans leur situation naturelle le reste de leur vie.

Chaque jour ajouta à l'affliction de la reine. La royauté, en effet, ne peut que faiblement nous garantir des infirmités de la vieillesse. Hélas! se disait-

elle quelquefois à elle-même, que ne suis-je encore Jenny Bloom! Je logerais, à la vérité, dans une chaumière, et je me nourrirais des mets les plus grossiers; mais je jouirais de tous les agrémens de la campagne, et, sous l'épais ombrage d'un chêne antique, je danserais avec des bergers au son mélodieux du chalumeau et du tambourin. Mon lit de duvet ne me paraît pas plus douillet qu'un lit de gazon émaillé de fleurs, car le sommeil fuit loin de mes paupières; et à quoi me sert un brillant cortége, puisqu'il ne peut pas soulager mes peines?

L'impatience dans les souffrançes ne sert qu'à les augmenter; et les douze médecins ordinaires de la reine, au lieu de la secourir, ne firent qu'accélérer la dissolution de son être; enfin, après avoir langui pendant deux mois elle dit adieu pour toujours à la royauté, ainsi qu'à toutes les infirmités de la vie.

Jenny était à danser avec ses compagnes sur la verdure près d'un ruisseau limpide, lorsque la nouvelle de la mort de la reine vint frapper ses oreilles. Elle fut alors entièrement convaincue du pou de prix qu'un royaume aurait eu pour elle,

puisqu'elle ne l'aurait possédé qu'un aussi court espace de temps.

Quelques jours après la mort de la reine, la fée vint faire une autre visite à Jenny, et lui donna le choix de trois maris. Le premier était vieux, laid, maussade, querelleur et jaloux; mais, d'un autre côté, il possédait de grands biens, beaucoup de crédit, et avait des places et des dignités de toutes espèces. Cet homme était décidé à ne point perdre de vue sa femme un seul instant.

Le second était jeune, beau, bien fait, doux, affable, obligeant, issu d'une famille distin-

guée ; mais il n'avait pas de fortune, et ne réussissait dans aucune de ses entreprises.

Le troisième était un simple berger ni beau ni laid, quoique d'un extérieur prévenant. Il avait un cœur sensible ; son dessein était de ne pas accabler sa femme de caresses, mais de la traiter avec tendresse et respect. Il ne désirait être ni pauvre ni riche.

Jenny ne savait à qui donner la préférence, car son cœur penchait naturellement vers le goût pour la parure et la toilette, dont son aventure avec la reine ne l'avait pas tout-à-fait guérie, et il est certain que le

berger eût été son dernier choix, si la féc ne lui eût point parlé en ces termes :

Allez, petite folle, allez prendre le berger par la main, car il faut qu'il soit votre époux. Vous seriez trop éprise du second que je vous ai proposé, et le premier rafolerait de vous. L'un et l'autre vous rendraient malheureuse. Contentez-vous de ce que le dernier n'aura jamais de mauvais procédés pour vous. Il vous sera plus agréable de danser sur la pelouse que dans un palais, et d'être la pauvre Jenny Bloom dans un village, qu'une riche dame mécontente et malheureuse au

milieu de la pompe d'une cour dans toute sa splendeur. Vous coulerez des jours heureux avec vôtre berger, si vous pouvez renoncer à toute idée de grandeur.

Ici, lady Stormond cessa de parler. Aussitôt le petit Horatio lui dit : Je crois, maman, avoir parfaitement saisi la morale de cette fable. Les richesses, les dignités et le pouvoir, sans les talens et la santé pour en jouir, sont des hochets inutiles, et même funestes à ceux qui les possèdent.

Mais il me semble, maman, reprit Belinda, que je vous ai entendu dire qu'il ne faut pas

mépriser la fortune ni les choses qui nous concilient l'estime générale ; celles surtout qui sont regardées comme des bienfaits de la Providence, quand on est doué d'un cœur généreux et propre à en faire un bon usage.

Il est certain, mes enfans, répondit lady Stormond, qu'il ne peut pas y avoir de crime à être riche, non plus qu'à être pauvre; mais souvent l'homme qui est dans l'indigence excite notre pitié, tandis que l'opulent ne nous cause aucune envie. Cependant, si c'est un noble spectable que celui du malheur luttant contre l'adversité,

Il n'est pas moins agréable de voir l'ami de l'humanité distribuant ses largesses à de véritables objets de commisération et de bienfaisance. Heureux et mille fois heureux celui que la fortune a comblé de ses dons, et auquel la Providence a accordé un cœur enclin à faire le bien, car le plaisir qu'un homme doué d'une ame vertueuse éprouve à soulager ses semblables est au-dessus de toute expression. L'avare, le prodigue et l'ambitieux ne connaissent pas ce bonheur. Le premier aime trop son or pour s'en séparer; le second emploie tout à sa propre destruction, et le

troisième ne daigne pas abaisser ses regards sur un malheureux. Il faut de bonne heure travailler à se garantir de ces trois défauts, qui sont une tache pour ceux qui les possèdent, et les rend méprisables aux yeux des hommes sages et éclairés.

Je vous assure, maman, dit le petit Horatio, que vous m'avez fait un grand plaisir en nous racontant de si jolies histoires.

Je puis en dire autant, ajouta Belinda, et je ne suis pas fâchée qu'il ait tombé de la pluie. Si j'osais prier maman de nous en raconter encore une, je lui

promettrais de bien écouter, et de profiter des préceptes de sagesse qu'elle renfermera. Je le veux bien, mes enfans, mais songez à l'engagement que vous prenez. Horatio et Belinda répondirent qu'ils ne les oublieraient jamais, et ils embrassèrent leur maman, qui, après avoir essuyé quelques larmes de tendresse, commença ainsi :

LES DEUX POMMIERS.

Un riche laboureur du Devonshire, père de deux garçons, dont le cadet était âgé d'un an moins que l'aîné, avait planté à l'entrée de son verger deux pommiers d'une tige éga-

le, objet des mêmes soins, et autant l'un que l'autre ils avaient tellement profité, qu'on n'aurait jamais pu se décider, en les voyant, pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena un beau jour de printemps devant ces arbres, auxquels il avait donné le nom de chacun d'eux, et après leur avoir fait admirer leur belle tige et la quantité de fleurs dont ils étaient couverts, il leur dit : Vous voyez, mes enfans, que je vous livre ces arbres en bon état; ils peuvent autant gagner par vos soins, qu'ils perderaient

par votre négligence ; leurs fruits vous récompenseront en proportion de vos travaux.

Le plus jeune, nommé Édouard, était d'une vigilance infatigable; il s'occupait tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auraient fait périr ; il étaya sa tige de perches, pour empêcher qu'il ne prît une croissance vicieuse; il piochait la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil et de l'humidité de la rosée. Sa mère n'avait pas eu plus d'attention pour lui dans sa plus tendre enfance, qu'il n'avait pour son jeune pommier.

Jack, son frère, ne faisait rien de tout cela; il passait la journée à grimper sur le coteau voisin, d'où il jetait des pierres aux passans; il allait chercher tous les petits paysans d'alentour pour se battre avec eux. On ne lui voyait que des écorchures aux jambes et des bosses au front, des coups qu'il avait reçus dans ses querelles; en un mot, il négligea si bien son arbre, qu'il n'y songea qu'au moment où il vit, dans l'automne, celui d'Édouard si chargé de pommes bigarrées de pourpre et d'or, que sans les appuis qui soutenaient ses branches le poids de ses fruits l'au-

rait entraîné à terre. Frappé à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre dans l'espoir d'en recueillir une toute au moins aussi abondante; mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse, et quelques feuilles jaunies! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit: Mon père, quel arbre m'avez-vous donné? il est sec comme un manche à balai, et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir; mais mon frère!........, oh! vous l'avez bien mieux traité; ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi! lui

répondit son père : ainsi le diligent aurait perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux ! souffre, c'est le prix de ta négligence ; et ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre était aussi vigoureux et d'un aussi bon rapport que le sien. Il avait une égale quantité de fleurs, il est venu sur le même terrain, seulement il n'a pas reçu la même culture.

Édouard a délivré son arbre des moindres insectes, tu leur as laissé dévorer le tien dans sa fleur. Comme je ne veux rien laisser perdre de ce que Dieu m'a donné, puisque je lui en

dois compte, je te reprends cet arbre et lui ôte ton nom ; il a besoin de passer par les mains de ton frère pour se rétablir, et il lui appartient dès ce moment, ainsi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un dans ma pépinière, et le cultiver, si tu veux, pour réparer ta faute ; mais si tu le négliges, il appartiendra encore à ton frère, puisqu'il me seconde dans mes travaux.

Jack sentit la justice de la sentence de son père, et la sagesse de son conseil. Il alla dès ce moment choisir dans la pépinière le jeune élève qu'il crut le plus vigoureux ; il le planta lui-mê-

me. Édouard l'aida de ses avis pour le cultiver. Jack n'y perdit pas un moment ; plus de querelles avec ses camarades, encore moins avec lui-même, car il se portait de gaieté de cœur au travail ; il vit dans l'automne suivant son arbre répondre pleinement à ses espérances ; ainsi il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récolte, et de perdre les habitudes vicieuses qu'il avait contractées. Son père fut si satisfait de ce changement, qu'il lui céda l'année suivante, de moitié avec son frère, le produit d'un petit verger.

Oh ! la jolie histoire, maman,

dit ici le petit Horatio ; donnez-moi un jeune arbre, j'en aurai bien soin. Je piocherai la terre tout autour ; et moi, ajouta Belinda, je l'arroserai, et nous aurons le plaisir d'en offrir les fruits à maman.

C'est très bien, mes enfans, leur dit lady Stormond. Quand un frère et une sœur s'unissent pour faire le bien, il n'y a plus entre eux de jalousie, ils ne s'en aiment que davantage, et leur maman les regarde comme des arbres qui produiront un jour d'excellens fruits. Puisque vous savez tirer des conséquences si raisonnables de l'histoire que vous venez d'entendre, je vais

vous en raconter encore une.
Oh ! bon, maman, s'écrièrent les deux enfans.

HENRIETTE ET FRÉDÉRIC.

Madame Phelips, jeune veuve, avait deux enfans nommés Henriette et Frédéric, l'un et l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Henriette, tout enfant qu'elle était, sentait la prédilection de sa maman pour son frère; elle en était affligée, mais elle cachait dans le fond de son cœur le chagrin que lui causait cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur

repoussante, ne répondait point à la beauté de son ame; son frère était beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs et toutes les caresses de madame Phelips étaient pour lui seul; et les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupaient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Henriette, au contraire, rebutée par sa maman, n'en était que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeait jusqu'à ses besoins. Elle versait des torrens de larmes lorsqu'elle se voyait seule et abandonnée; mais jamais el-

le ne laissait échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'était en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur et ses prévenances, elle cherchait à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquait en beauté; les qualités de son ame échappaient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame Phelips, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnait sa fille, surtout depuis la mort de son père, semblait ne la regarder qu'avec une espèce de répugnance; elle la

grondait sans cesse, et exigeait d'elle des perfections qu'on n'aurait pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mère injuste tomba malade. Frédéric se montra bien sensible à ses souffrances ; mais Henriette, qui, dans les regards éteints et les traits abattus de sa maman, croyait voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins et pour la vigilance : attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettait toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connaître. Aussi long-temps

que sa maladie eut quelqu'apparence de danger, elle ne quitta point le chevet de son lit; les prières, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, madame Phelips se rétablit; son heureuse convalescence dissipa les alarmes de sa fille, mais ses chagrins recommencèrent lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame Phelips s'entretenait avec ses deux enfans des maux qu'elle avait soufferts dans sa maladie, et les remerciait des soins tendres et empressés qu'elle avait reçus

de leur amour : Mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un et l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir : je m'engage à vous l'accorder, si vos désirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que désires-tu, Frédéric ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre et une épée, maman, répondit-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi Henriette ? — Moi, maman, moi, répondit-elle toute tremblante, je n'ai rien à désirer si vous m'aimez. — Ce n'est pas me répondre : je veux aussi vous récompenser, mademoiselle ; que désirez-vous ? parlez. Quoi-

que Henriette fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance qu'elle ne l'avait jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux mouillés de larmes; et, cachant tout-à-coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots : Donnez-moi seulement deux baisers de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame Phelips, attendrie jusqu'au fond du cœur, y sentit renaître pour sa fille des sentimens qu'elle avait jusqu'alors étouffés; elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, et l'accabla d

baisers. Henriette, qui recevait pour la première fois les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie et de son amour ; elle baisait ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Frédéric, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens : ils goûtèrent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment : madame Phelips rendit avec excès à sa fille tout ce qu'elle lui avait dérobé de son affection. Henriette y répondit par une nouvelle tendresse ; Frédéric n'en fut point jaloux,

il sut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur; il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avait été peu altérée par la faiblesse et l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa dans sa jeunesse bien des étourderies qui lui auraient aliéné son cœur; mais Henriette trouvait le moyen de l'excuser auprès d'elle: les sages conseils qu'elle lui donnait achevèrent de le ramener, et ils éprouvèrent tous les trois qu'il n'y a point de bonheur dans une famille sans la plus intime union entre les frères et les sœurs, la plus vive et la

plus égale tendresse entre les pères et les enfans.

Lorsque lady Stormond eut fini de parler, Horatio et Belinda ne dirent rien, mais ils embrassèrent leur maman; ensuite ils s'embrassèrent l'un et l'autre, et cette petite scène muette valut bien tous les raisonnemens qu'ils auraient pu faire.

CHAPITRE XII.

Dès que le beau temps permit de sortir, lady Stormond

conduisit ses enfans chez le marchand moraliste, et le pria de leur donner les choses les plus utiles qu'il pourrait avoir, en ajoutant qu'ils étaient à présent trop sages pour s'amuser de ces hochets qui fixent l'attention du premier âge.

J'ai vu avec plaisir, madame, dit le marchand, l'attention avec laquelle votre aimable petit garçon et votre charmante petite fille ont écouté mes discours ; je ne les traiterai donc plus comme des enfans de leur âge, mais comme des enfans qui ont l'esprit cultivé. Qu'ils prennent, je les en prie, ce miroir.

Comment, monsieur, un miroir? dit Belinda; c'est un livre!

Vous avez raison, mademoiselle, reprit le marchand, mais c'est le miroir de l'ame, un miroir intellectuel; il contient une collection suivie de petites histoires, de petits contes fort intéressans. J'en recommanderai toujours la lecture aux personnes qui préfèrent des connaissances utiles à une conversation oiseuse, et des avantages solides à des agrémens superficiels et chimériques.

Comme vous êtes bien aimable, continua-t-il, je vais vous ...re voir ma bibliothèque. Il

P. 145 et 179.



La Fée



La Bibliothèque du Md. de Joujoux.

les mena dans une petite pièce où une collection de livres précieux était arrangée dans un ordre régulier.

Voici, mes enfans, leur dit-il, les objets les plus estimables que je vende; les joujoux peuvent vous amuser quelque temps, mais ces livres ont une utilité durable: c'est d'eux que vous recevrez des leçons de vertu et de sagesse, et que vous apprendrez à supporter le malheur avec courage, si jamais le sort vous affligeait. Enfin vous acquerrez, par la lecture, la science, qui vous suivra partout, et qu'on ne pourra jamais vous enlever.

Je vous présente, mes petits amis, un ouvrage classique de notre pays, intitulé : *Leçons pour les enfans de trois à huit ans*, par mistriss Barbauld. Le goût exquis de cette dame pour l'instruction suffit pour déterminer les parens à faire l'acquisition de ces leçons, et les enfans à les lire. Ce sont de jeunes arbres, il faut les cultiver de bonne heure pour leur faire prendre une croissance noble et droite.

Comme les enfans ne peuvent pas toujours travailler, et qu'il faut qu'ils se reposent un peu, voici un petit livre intitulé : *Les Loisirs de l'Enfance*

et de la Jeunesse, qui leur plaira beaucoup. Ils y trouveront des historiettes amusantes et morales. Mes petits amis, l'auteur de cet ouvrage a voulu vous faire voir qu'en donnant du relâche à l'esprit, on pouvait l'orner, et qu'il ne fallait perdre aucun moment pour former son cœur à la vertu.

Ce *petit Télémaque* est un extrait bien raisonné de l'ouvrage de Fénélon. Les traits de morale propres à l'enseigner aux enfans, l'obéissance à leurs précepteurs, sont choisis avec goût, et on ne peut que devenir bon et sensible en se péné-

trant bien des leçons qu'il renferme.

Ah! voici *le Jardin des Enfans.* Vous cueillez dans vos parterres de belles fleurs pour les fêtes de vos papas et de vos mamans ; et dans ce joli livre vous trouvez des complimens qui leur donnent une odeur plus agréable , en peignant vos sentimens d'amour et de reconnaissance. Ce petit ouvrage est très-précieux pour les enfans, parce qu'il leur procure les moyens d'obtenir des étrennes et des cadeaux en argent , qui peuvent leur servir à acheter d'autres livres,

et à composer leur bibliothèque.

Voici un ouvrage d'une jeune personne, et qui a pour titre : *Les six Nouvelles de l'Enfance.* Ce petit livre est écrit agréablement ; il a tout ce qu'il faut pour plaire. La morale y est adroitement présentée, et il convient à l'âge pour lequel il a été composé. Les figures sont bien dessinées, et soigneusement coloriées.

Les aventures d'un fils unique, ou *Crusoé Ambrose*, bien petit volume, mais aussi utile qu'un gros ; il apprend aux enfans comment il faut se conduire pour être agréable à ses

parens et à ses amis, et faire honneur à sa famille.

Je sais que les enfans, à Paris, aiment bien aller au Palais-Royal voir les ombres chinoises ; hé bien, les voici présentées dans ce petit livre, sous le titre de *Théâtre de Séraphin* : en le lisant, il semble que l'on soit au spectacle même, et les enfans ont un avantage de plus, c'est d'y trouver une morale à leur portée, propre à corriger leurs défauts, et de voir des figures bien faites et très-amusantes.

Lisez, mes petits amis, lisez *la Mort d'Abel* que je vous présente ; l'aimable Gessner,

qui a composé ce chef-d'œuvre de littérature, a voulu apprendre aux enfans à fuir la jalousie entre frères et sœurs, parce qu'elle a été cause du premier meurtre qui a été commis, et parce qu'elle est le plus terrible fléau de la société. M. Lablée, en traduisant ce poëme en vers libres, lui a donné un nouvel intérêt qui est agréablement soutenu par de jolies figures.

Si la poésie mérite toute notre admiration, c'est lorsqu'elle traite des sujets de morale et de religion : aussi j'ai soin d'avoir dans ma boutique *la Lyre sacrée*. La voici ; vous

y verrez, en la lisant, quel noble enthousiasme y anime les poètes. Ils sont tout autres que lorsqu'ils traitent des sujets profanes. Rousseau est sublime, mais il est encore éloigné de l'élévation de David dans ses psaumes ; c'est le premier lyrique sacré. N'oubliez jamais, mes petits amis, que tout ce qui tient à la religion a un caractère bien plus auguste que ce qui tient aux objets terrestres.

Ce *Choix décennal de poésies légères*, depuis 1800, mérite aussi votre attention. Le soin que l'on a apporté à son impression annonce la bonté de

l'ouvrage. Il peut servir à faire l'application des règles de la versification que l'on aura apprises dans le cours de grammaire. Dans l'étude des sciences, un ouvrage s'enchaîne avec un autre. C'est ce dont un enfant s'aperçoit par la réflexion, et c'est ce qui le fait courir avec avidité après toutes sortes de livres, pour peu qu'il y découvre quelque source d'instruction.

Voici *le petit Robinson* : en le lisant attentivement, un enfant apprend à se conduire avec sagesse dans les petits embarras qui peuvent lui survenir, et à prévoir les dangers.

Tous les détails que ce livre renferme sont écrits d'une manière simple, agréable; en un mot, il semble que ce soit l'enfant lui-même qui parle, qui agisse, qui soit le héros de ces aventures intéressantes pour un âge tendre et aimable.

Ces *Tablettes chronologiques*, par Serieys, sont d'autant plus utiles qu'elles marquent l'ordre des temps de la manière la plus exacte; elles sont écrites avec précision et clarté; les époques les plus fameuses, et les moindres évènemens de l'histoire ancienne et moderne, se présentent à la mémoire sans nuages et sans confusion. La

réputation dont elles jouissent doit réveiller l'attention des enfans qui ne veulent pas faire de l'histoire une étude superficielle.

Quoique Anglais, mes petits amis, vous nêtes point fâchés de posséder à fond la langue française. Hé bien ! voici un ouvrage qui remplira parfaitement vos vues. Il a pour titre : *Narrations Françaises.* Je ne m'arrêterai point à vous rappeler tout le bien qu'en ont dit les journaux, il vous suffira de le lire pour connaître le génie et le style des écrivains qui ont illustré la langue française.

Ce petit volume, intitulé *Abécédaire géographique*, fait voyager les enfans par ordre alphabétique, en leur mettant sous les yeux, à chaque lettre, un pays, le peuple qui l'habite, les animaux qui lui appartiennent; c'est le moyen de ne point fatiguer de petites têtes dans lesquelles il faut faire entrer la science goutte à goutte.

Il ne suffit pas d'être instruit pour un jeune enfant, il faut encore qu'il soit poli, honnête, envers tout le monde. C'est ce que lui apprend cette *Civilité du premier âge.* En la lisant attentivement, et en suivant

exactement les règles qu'elle prescrit pour se bien conduire en société, un enfant devient si aimable qu'on ne peut se lasser de le voir, et qu'on ne le quitte qu'à regret.

Voici un volume un peu fort, mais il ne contient rien d'inutile; ce sont *les Caractères de La Bruyère*. Cet auteur était connu depuis long-temps de la manière la plus avantageuse; mais les nouvelles notes critiques qu'y a ajoutées une dame qui tient un rang distingué dans la république des lettres, le feront rechercher avec plus d'empressement, et on le regarde déjà comme un des

plus beaux ornemens d'une bibliothèque.

Un *Cours de Grammaire française* est nécessaire aux enfans de Londres comme à ceux de Paris; aussi en voici un qui est très-bien fait, par M. Le Hodey : il renferme tout ce qu'on peut désirer sur les principes d'une langue belle et savante ; les règles de la versification y sont exposées de manière à procurer en peu de temps le plaisir de lire et de goûter les meilleurs poètes français.

Vous voyez *les Beautés de l'histoire grecque*, par M. Durdent. Cet ouvrage est écrit

d'un styl
du petit
est pas m
enfans. l
faits con
et plaire ;
héroïque
font conn
peuples
passées. l
gens , en
s'accoutu
à penser
les scien
aux mal
leurs pa
vaillent à
surtout à
pays dan

Voici encore *les Beautés de l'histoire romaine*, ouvrage composé dans le même but que le précédent, et qui renferme des faits et des principes non moins intéressans.

Cet ouvrage, *les Merveilles et Beautés de la nature en France*, par M. Depping, doit faire aussi les délices d'un enfant bien né. Il y reconnaît comme la Providence est féconde dans toutes ses opérations; comme elle accorde à chaque pays des productions de toute espèce; comme elle se plaît à former dans les entrailles de la terre des métaux, des diamans, des plantes selon la diversité des

climats ; comme elle offre aux yeux de l'habitant du globe des grottes, des cascades, des sources, des montagnes, des rochers, des torrens, des vues pittoresques. A la suite de la lecture d'un tel ouvrage, l'enfant doit se dire à lui-même : il faut que je sois un être bien précieux aux yeux de Dieu, puisqu'il m'a donné un esprit pour admirer tout ce qu'il a créé, et un cœur pour l'aimer. Je veux le prier chaque jour, et le remercier des bienfaits dont il ne cesse de me combler.

Ce nouveau Manuel de géographie, du même auteur, est encore un ouvrage utile et

agréable. L'enfant qui le lit avec attention connaît la position des différens pays relativement au globe céleste. Il devient intéressant dans la conversation; il sait que l'eau que l'on boit à Paris sort de la rivière qu'on appelle la Seine, que les oranges qu'il mange viennent du Portugal. Les mœurs, les usages, les habillemens des différens peuples ne lui sont plus étrangers. Etudiez cet ouvrage avec soin, mes petits amis, et vous donnerez beaucoup de satisfaction à votre maman lorsqu'elle vous entendra causer avec les personnes qui viennent lui rendre

visite, et qui diront en se retournant : Voilà des enfans instruits et bien élevés.

L'étude de *la Mythologie* est indispensable pour l'intelligence des statues et des tableaux des grands maîtres : la voici *en estampes* ; les figures y sont représentées d'après les monumens antiques et les peintures les plus célèbres. Il y a un texte explicatif suffisant pour donner une connaissance de la fable, sans laquelle un enfant sera exposé à passer dans le monde pour un petit ignorant qui a perdu le temps de son instruction. Il vaut bien mieux avoir la réputation de savant et d'ami

de l'étude ; vous en convenez, mes petits amis.

Si vous voulez des ouvrages d'un plus grand intérêt, dont les sujets n'aient pas encore été traités, je vous offrirai *la Biographie des Jeunes Gens*, par M. Alphonse de Beauchamp. Cet ouvrage renferme *les vies* des grands hommes qui, par leurs vertus, sont dignes d'être proposés pour modèles à la jeunesse. La lecture ne peut qu'en être agréable et utile aux jeunes gens qui désirent se faire remarquer dans le monde par des qualités estimables, et mériter les suffrages de la postérité.

La feuille des Gens du Mon-

de, ou *le Journal Imaginaire* par madame de Genlis, peut entrer dans le choix des livres que vous vous proposez de faire. Cette dame écrit avec tant d'agrémens, qu'elle donne à tous les sujets qu'elle traite une physionomie intéressante.

Je vous proposerai encore *la Galerie des Jeunes Personnes*; c'est une collection de préceptes et d'exemples de vertus propres à orner l'esprit et à former le cœur de la jeunesse. L'auteur a pris ses modèles dans tous les états, et s'est appliqué à peindre le mérite que l'on a vu briller sous le chaume comme sous les lambris dorés.

Vous pourrez accompagner cet ouvrage de *la Galerie des Enfans*, qui en est comme le pendant. Ce sont des vies abrégées des hommes illustres qui se sont distingués dès leur plus tendre enfance, soit par leur application aux sciences, soit par des traits de bienfaisance, soit par des actes héroïques. L'auteur cite ces traits, ainsi que les anecdotes auxquelles a donné lieu le cours de la vie des personnages qu'il propose pour modèles, parce qu'il est prouvé que les dispositions de l'enfance influent sur les autres âges.

L'*Épitome* de l'histoire an-

cienne et romaine, par M. Serieys, professeur d'histoire, est un ouvrage qui est du genre des deux volumes que je viens de vous présenter. Il peut avoir un mérite de plus, en ce qu'il présente les faits par ordre de chronologie. Tout ce qui sort de la plume de cet écrivain mérite une attention particulière; et toutes les fois qu'on lit un de ses ouvrages on est assuré de s'instruire en s'amusant.

Les deux Éducations, par madame de Renneville, ouvrage aussi agréable qu'utile. L'auteur a l'art d'instruire et de former à la vertu la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, en

rapportant des histoires qui lui montrent le chemin qu'il faut tenir pour se distinguer dans le monde, et les écueils qu'il faut éviter pour ne point perdre les leçons de sagesse que l'on a reçues dans son enfance. Il y a surtout des traits qui ont rapport à Fénélon, que l'on ne peut lire sans éprouver un sentiment d'admiration. La fermeté qu'il mettait dans l'éducation du duc de Bourgogne est caractérisée dans cet ouvrage d'une manière aussi habile que délicate. Tout ce qu'écrit cette dame vraiment instruite respire un air de piété et de

sensibilité capable de faire la plus douce impression sur de jeunes cœurs.

Les Leçons Élémentaires sur la Rhétorique, la Versification française et la Littérature, par demandes et par réponses, à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles, par l'abbé Burat, membre de l'Université royale ; cet ouvrage intéressant a été adopté par le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, pour les maisons royales d'éducation.

La première partie de cet ouvrage, qui a pour objet les leçons sur la rhétorique, prouve que l'auteur a des connais-

sances profondes dans l'art oratoire ; l'habileté avec laquelle il a su réduire ces simples élémens des préceptes susceptibles de discussions étendues, doit exciter la curiosité des jeunes personnes qui adopteront cet ouvrage. M. l'abbé Burat a eu soin de n'appuyer ses préceptes que d'exemples les plus capables de porter à la vertu. Il a pensé qu'il devait, après la première partie, traiter dans une seconde de la versification française, et offrir des modèles des différens genres de la poésie lyrique. Il a cru qu'on lui saurait gré de présenter des règles de poésie qui dussent suffire

pour former à parler le langage des hommes et des dieux. Enfin, il a jugé que l'ouvrage eût été incomplet s'il ne l'eût terminé par une troisième partie, qui est un petit cours de littérature. On peut dire que, dans ces trois parties également essentielles, puisqu'elles sont dépendantes les unes des autres, il règne une variété qui attire et attache le lecteur, et le conduit à une solide instruction par des chemins semés de fleurs.

Oh ! voici ce qui va vous plaire infiniment, mes petits amis (c'est bien naturel à votre âge) ; c'est ce petit livre inti-

tulé : *Les Jeux des quatre saisons*, ou *les amusemens du jeune âge.* A présent, quand vous serez rassemblés en petite troupe, vous n'aurez qu'à ouvrir ce volume, vous trouverez sur-le-champ un jeu pour vous amuser, et les gravures vous indiqueront comment il faut s'y prendre pour jouer avec adresse. Vous voyez qu'il y a des auteurs et des artistes qui s'occupent de vous, et qui cherchent à vous rendre la vie douce et agréable ; il faut donc que, par reconnaissance, les enfans s'empressent d'acheter leurs productions. Cela n'est-il pas juste, mes petits amis? « Oui,

monsieur, répondirent Horatio et Belinda; aussi nous amasserons notre argent, et nous viendrons vous revoir souvent. »

Encore un instant, mes amis; ne vous en allez pas sans jeter les yeux sur *le Cabinet du petit Naturaliste.* Ne croyez pas que ce livre ait de la ressemblance avec le Buffon de la jeunesse, ni avec celui des enfans, qui traite de l'histoire naturelle. L'auteur, qui est une dame, a adopté une division simple, afin d'éviter d'entrer dans des détails fatigans pour l'enfance: elle n'a voulu que lui offrir une suite de tableaux qui, se

gravant dans sa mémoire, lui donnassent une idée générale de la première de toutes les sciences ; elle a recueilli avec soin ce que les trois règnes de la nature offrent de plus intéressant et de plus agréable ; enfin, elle a imité l'abeille, qui, voltigeant au milieu de riches prairies, ne prend que le suc de chaque fleur. Les gravures sont très-jolies, et comprennent plus de cent cinquante sujets.

Et *le Gabinet des Enfans*, ou *le Marchand de Joujoux moraliste !* oh ! pour le coup, ce petit livre va vous surprendre.

Horatio et *Belinda* n'eurent

pas plus tôt jeté les yeux sur le frontispice, qu'ils reconnurent la boutique du marchand, et se reconnurent eux-mêmes. Ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur surprise, et ils lui demandèrent comment il était possible qu'il eût fait ce petit livre si promptement. Je me suis mis à sa composition dès la première visite que vous m'avez fait l'honneur de me rendre; et je vous ai trouvés si aimables, si disposés à faire honneur à vos parens et à votre pays, que j'ai voulu vous proposer pour modèles aux enfans de votre âge, en leur transmettant les sujets

de nos conversations ; et l'exécution d'un pareil ouvrage est prompte et facile pour moi, car j'ai dans la tête autant de points de morale que j'ai de pièces de marchandises, et j'ai des dessinateurs qui, lorsqu'ils voient des enfans dans ma boutique, entrent sans qu'on s'en aperçoive ; si ces enfans sont sages et spirituels, ils en prennent les traits pour orner mes petits livres, car on ne se soucie pas d'avoir les portraits d'enfans méchans, paresseux et désobéissans.

Lady Stormond ne put s'empêcher de féliciter le marchand moraliste de son zèle pour l'ins-

truction des enfans, et de la précieuse collection de livres qu'il avait dans sa boutique.

Je pourrais encore, reprit le marchand, offrir à ces jolis enfans bien d'autres ouvrages que j'ai ici; mais pour ne pas les fatiguer, ni abuser de votre complaisance, madame, j'aime mieux leur donner le catalogue de mes livres. Je les tire tous de Paris, de la librairie d'éducation et de jurisprudence d'*Alexis Eymery*, rue Mazarine, n° 30, derrière le palais de l'Institut.

Le marchand leur donna alors son catalogue.

Lady Stormond prit congé

de ce brave homme, avec ses enfans. Horatio et Belinda, arrivés chez eux, se mirent aussitôt à lire le catalogue; ils achetèrent dans la suite un grand nombre de livres qu'il contenait, et ils devinrent les plus sages et les plus savans des enfans de leur connaissance.

FIN.

